

L'Émissaire

Anna Jouy

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-60-8

Table des matières

Chapitre 1	3
Chapitre 2	24
Chapitre 3	37
Chapitre 4	48
Chapitre 5	62
Chapitre 6	75
Chapitre 7	89
Chapitre 8	101
Chapitre 9	111
Post-Scriptum	122

La mémoire échafaude les possibles de mon futur.

Même celui qui se nomme ma mort

Chapitre 1

Sur le boulevard, je marchais, les clous aux godasses. Sans le moindre plaisir. Une obligation. J'avais un rendez-vous. Dany était morte et c'était encore une fois à cause d'elle qu'il me fallait faire des choses qui m'étaient désagréables. Dany, cette garce de Dany, Dany que j'avais espérée des années durant, celle que j'avais aimée d'un amour si fou et qui ne m'avait jamais donné ma chance. Dany était morte. C'était un jour d'automne. Il aurait fallu qu'il gèle, ou qu'il vente, ou alors qu'il pleuve, mais il faisait beau et cette chaleur m'étouffait. Et voilà que je marchais, moi qui préférais ô combien le taxi, je marchais pour me calmer, parce qu'elle m'avait donné rendez-vous. Un rendez-vous post-mortem. Sur le boulevard, chez Spooky, cet imbécile notoire de Spooky. Comme si Dany ne savait pas que je détestais ce type, que je haïssais tout ce qu'il représentait, tout ce qu'il faisait ou sortait de sa bouche. Mais Dany avait toujours été ainsi. À m'obliger sans cesse, me contraindre, à mesurer mon degré d'allégeance. Elle m'avait mené par le bout du nez et encore maintenant, il me fallait lui obéir...

Spooky était un personnage douteux, comme je parlerais d'hygiène douteuse. Vrai. Il avait un âge respectable (je n'ai jamais été capable de dire de quand il datait mais il n'était pas encore périmé, hélas en l'occurrence.) Il vivait d'on ne savait trop quel business mais je le voyais bien en notaire. C'est du moins ce que je pensais avant d'arriver chez lui.

Sa maison ressemblait à une bâtisse de l'Engadine ou alors à une maison de la haute Adige. C'était d'autant plus spécial qu'elle se situait à l'orée de cette ville moyenâgeuse, gothique et pure molasse. Je pensai immédiatement que cet imbécile avait dû la faire construire selon ses idées et qui ne manquaient jamais une occasion de ne pas être celles de tout le monde.

Spooky, je l'avais vu pour la première fois dans le sillage de Dany. Déjà. Il y avait pourtant plusieurs années. À l'époque, Dany était un ange, un petit être frêle et curieux et je ne pouvais m'éloigner d'elle sans avoir une autre impression que celle de manquer d'air.

Spooky traînait dans tous les bars avec un large chapeau qui le rendait reconnaissable de loin. Ce crétin devait craindre qu'on ne puisse le repérer d'emblée, comme ces touristes en car qui se baguenaudent avec des casquettes de même couleur de peur de se perdre. Il semblait scotcher à ma Dany et c'est pour ça, je crois, que je me suis mis à le détester. Pourtant, en général, j'apprécie plutôt les originaux. Là, je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi.

Ainsi Dany était morte et moi je devais rencontrer Spooky. Je n'avais pas la moindre idée du sens de cette entrevue. Pourquoi lui ? Maintenant, je peux bien l'avouer, parce que ça n'a plus vraiment d'importance, je croyais alors que ça allait me rapporter quelque chose. Je me voyais bien le légataire de Dany. J'imaginai que ce bougre allait ouvrir pour moi de jolis comptes en banque

que Dany m'avait gardés pour me remercier de ma fidélité, pour mon sens courtois de l'amour, pour ma constance auprès d'elle. J'avais, il faut le dire pour qu'on me comprenne mieux, j'avais en ce temps-là des soucis d'argent et je n'entrevois pas d'autres solutions que celles qui me tomberaient éventuellement du ciel. Dany était pour ainsi dire morte au bon moment et j'y voyais presque un signe du destin, une sorte de revanche, un baiser de l'au-delà... Seul l'intermédiaire de Spooky me gênait.

La porte avait un porche. Et sur les côtés, deux grandes clématites tarabiscotées qui tressaient des parementures dignes d'une demeure romanesque. La cloche aussi avait un air de cinoche qui me fit sourire. Spooky se croyait d'un autre monde probablement ! Je saisis la poignée et me mit à la tirer avec fermeté. Je m'attendais à voir l'agaçant, secouant sa crinière de lion, avec sur les lèvres une remarque bien tournée et ironique, selon l'accoutumée dont nous usions entre nous.

Mais ce ne fut pas lui qui ouvrit. Spooky avait une bonne, une épouse peut-être. Difficile à dire, elle avait un style croisé mémère et femme de ménage. Je mesurai à ce moment-là précisément combien cet homme m'était peu connu. Je ne savais que dire à cette femme et quel salut aurait le mieux convenu. Elle ne parla pas ; je me tus donc moi aussi.

Dans le couloir, il y avait des tableaux fort bien éclairés. Un long vitrage à mi-hauteur donnait sur l'extérieur. Une ambiance particulière qui n'avait rien à voir avec le rupestre aspect extérieur de la construction. J'y trouvais un peu l'esprit d'une clinique et en même temps celui d'un manoir. Tout était peint en vert pâle et il semblait qu'aucune autre couleur n'aurait mieux mis en valeur les rouges,

les bleus ou ocres des peintures. Une admirable harmonie planait dans ce couloir. J'étais surpris.

Spooky travaillait, paraît-il. Il fallait que j'attende un peu. C'est ce que me glissa la bonne-femme en me montrant un fauteuil en cuir carmin et qui siégeait, solitaire, au milieu d'une pièce jaune citron. Une toile, style Balthus, vous voyez ce dont je parle, intercepta mon œil et mon esprit. Je n'en revenais pas. Spooky se dévoilait soudain à mes yeux en homme très riche. Du moins comparé à moi-même. Cette baraque devait être immense, avec probablement de très nombreuses pièces et un grand parc.

Moi, je méprisais les riches. C'était pour me donner un genre, pour justifier mes apparences, pour porter beau comme on dit. En fait, je ne supportais pas l'idée qu'un idiot comme ce Spooky puisse s'être enrichi. Ce n'était pas dans mes règles du jeu. Je jurais partout qu'il ne fallait pas être bien malin pour gagner de l'argent. Et comme j'en manquais cruellement, je finis par passer pour un vrai demeuré ! Peut-être même, encore moins que ça. Tandis que lui...

Je me mis dans le fauteuil, face au tableau et j'attendis. J'essayais vainement de penser à autre chose. Je ne pouvais m'empêcher d'estimer intérieurement la fortune de Spooky.

Le temps me parut très long. C'est sûr qu'il me faisait attendre, poireauter même. Je le comprenais. Au fond, je n'avais que ce que je méritais. Combien de fois l'avais-je quasiment insulté en public ? Le traitant de sot, de gros bêta, de gentil, de frustré, de vieux et que sais-je encore. Lui ne disait jamais rien, et c'est maintenant seulement que je m'en apercevais. Je ne savais quelle contenance prendre. Il allait ironiser. Il allait m'enfoncer et j'aurais donné beaucoup pour être à sa place et non à la mienne. Je me morfondais sur mon

sort. C'était une de mes occupations favorites d'ailleurs. C'est alors que je remarquai que la jeune fille du tableau ressemblait quelque peu à Dany. Elle avait le même air cerné, les mêmes lèvres et cette mine triste et piquante à la fois. C'était peut-être bien Dany ? Pourtant, il y avait comme un rien de différent, de spécial, de diffus qui n'était pas d'elle. Le tableau se mit donc à m'intéresser et je le détaillais depuis un moment quand Spooky arriva.

J'étais gêné. Lui aussi bizarrement. Il se tordait les mains et se racla la gorge tout en tournant autour de moi comme s'il lui avait fallu un préambule physique.

— Allons dans mon cabinet, voulez-vous ? demanda-t-il comme une faveur.

— Votre quoi ?

— Je suis psy mais je ne reçois d'habitude que des clients dans mon bureau. Pourtant, même si vous n'en êtes pas un, je pense que ce sera le meilleur endroit pour discuter. Si vous êtes d'accord bien entendu ?

— Comme vous voulez...

Je m'attendais à tout mais pas à ça. J'avais presque pitié de lui maintenant. Pouvait-on avoir une profession plus cocasse ? J'étais loin de me douter de ce qui allait me tomber dessus en fait de cocasseries.

Je le suivis dans le couloir à nouveau. Je le questionnai pour rompre ma gêne.

— Vous aimez la peinture, on dirait.

— Moi vous savez ! ... Tout ça appartenait à ma famille. Je suis seul avec ces objets maintenant mais c'est vrai que je les aime bien. Chacun d'eux me rappelle quelques instants de ma vie. Parfois, ce sont les seuls souvenirs que je garde du passé. Le jour où ils ont été achetés, celui où on les a accrochés ou déplacés... Et qui les aimait, et qui les détestait.

— Dany ? demandais-je alors ni tenant plus.

— Non. C'était ma grand'mère. Mais je suis comme vous, je préférerais que ce soit Dany. Sans doute parce qu'elle me manque déjà alors que la vieille a depuis longtemps fini de se faire oublier.

— C'est incroyable, la ressemblance...

— Je sais. C'est un peu pour cela que j'aimais tant cette chère Dany.

Il s'arrêta et se retourna. Il avait l'air emprunté, comme pris en flagrant délit de péché.

— Excusez-moi, dit-il. Je n'aurais pas dû dire ça. Pas à vous qui l'avez tant aimée et tant attendue. Je suis indélicat.

C'était trop étrange. Il semblait véritablement navré. Heureusement qu'il ignorait à quel point j'avais espéré qu'il serait notaire. Je me sentis honteux. C'était vrai pourtant que je l'avais aimée à la folie et ce n'était pas moins vrai aussi que sa mort m'avait à peine fait pleurer. J'avais juste le sentiment que mon tour pouvait venir plus vite que prévu. C'était affreusement trivial et ordinaire. Il n'y avait plus rien d'elle en moi. Pourquoi, je n'en savais rien. Elle avait été tout et puis d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre même, elle n'avait plus rien été. J'avais usé ma passion pour elle jusqu'à la corde et, tant qu'un fil nous unissait, c'était une couverture dans laquelle je pouvais me lover sans répit. Ce fil cassé, il n'y avait plus qu'elle et que moi, désunis, si lointains.

— Ne vous excusez pas, dis-je. Je déteste ça. Vous avez dit votre pensée. Cela me convient parfaitement.

Il me fit entrer dans son bureau. Sur le moment, je me demandai si ce n'était pas une chambre à coucher. Il y avait un grand divan très large, trop large. Cet homme devait avoir l'esprit pratique. Je l'imaginai aussitôt assez bien mettre la

main à la pâte. Quand il s'agit de décoincer, il faut parfois y mettre du sien. Je n'aurais pas de preuve naturellement mais dans le genre taille forte, le divan du psy avait l'ego surdimensionné. Spooky ne changerait pas de camp si vite : j'avais mes préjugés et je tenais à m'en servir encore. Et puis j'étais jaloux, là aussi. Cette peau de lézard n'avait certainement pas le droit de tout avoir. Dany lui avait-elle cédé, ici sur ce cuir gonflé et souple ?

L'homme lisait dans mes pensées.

— Je n'y ai baisé qu'une seule fois. Et de plus ce n'était pas une cliente. J'avoue tout de même que parfois je me demande si je n'ai pas investi dans l'inutile et le prétentieux...

Je ne voulus rien ajouter. Il sonna et la dame revint.

— Madeleine, apporte de la bière. Ou alors vous préféreriez un whisky ?

— Égal.

Il la renvoya d'un geste légèrement agacé et je compris qu'ils étaient mariés.

Sur le plat de la table, il y avait une photo de Dany. On la voyait en buste. Elle souriait. Oui, c'était rare mais elle souriait de manière naturelle. Sans cette crispation du bas du visage, sans cet affolement des yeux comme si un piège lui était tendu. Elle souriait comme elle le faisait souvent mais en toute absence d'observateur déclaré.

— Vous la trouviez comment ?

— Elle était très laide.

Je sursautai. Spooky avait dit ça d'une manière si franche.

— Oui. Ces derniers temps, elle était devenue moche à faire peur. Elle avait perdu la flamme, celle qu'il y avait dans ses yeux et qui nous rendait tous un peu fous. Elle était amère, triste, désespérée...

J'imaginai à peine. Chaque mot me faisait un drôle d'effet. Je n'avais pas été là, je n'avais pas su l'aimer encore, j'avais mal agi. Je le sentais confusément, au fond de moi. Cette fin de Dany, j'y étais pour quelque chose. Ça me révoltait. Après tout, combien de fois m'avait-elle rejeté... Combien de fois m'avait-elle ri au nez, renvoyé, méprisé... Combien de fois étais-je mort moi aussi pour elle et à cause d'elle.

— Je ne peux pas me l'imaginer ainsi...

— Elle avait deux vies. Une qu'elle pratiquait en pointillés, la vraie, celle qui était véritablement la sienne et que nous connaissions tous les deux, quand elle fréquentait les bars, les soirées, qu'elle était drôle et séductrice. Et puis il y avait l'autre qui l'habitait totalement, entièrement et qui était comme une peau d'âne, une gangue parasite qui revenait sans cesse la recouvrir. Son âme avait la cataracte.

J'écoutais Spooky. Il était amusant, il parlait de Dany, ma Dany en des termes absurdes. La cataracte de l'âme... Qu'est-ce qu'il me mijotait avec ses combines de cérébral ?

— Dany était la gaieté même. La fantaisie personnifiée, tentais-je de dire.

Spooky me harponna le regard et se mit à rire doucement. Il s'alluma un cigare.

J'en mourrais d'envie mais j'avais arrêté la clope peu de temps auparavant.

— Vous vous demandez pourquoi je vous ai fait venir, n'est-ce pas ?

— Je...

— Mon ami, dit-il en me fixant étrangement, on a tué Dany.

C'est à ce moment-là que je compris ce que je faisais là, assis face à ce Spooky de psy, dans le coin nord de son divan. Cela me parut évident. Tout à fait clair.

Dany n'était pas morte sans raison. Il y avait eu un couac, il y avait eu un incident. Et lui, il pensait que je savais quelque chose.

Spooky aspirait lentement à courtes bouffées les premières fumées de son londrès. Il m'observait à coup sûr, du coin de son œil de serpent. Je pensai qu'il fallait que je fasse quelque chose, qu'il fallait que je me défende mais rien ne sortait. Dany s'était suicidé, il y avait trois semaines déjà et moi, je m'en foutais un peu trop.

Spooky s'était levé. Il se mit à marcher et me dit alors.

— Vengeons-la.

— Pardon ?

— Oui, aidez-moi à la venger.

— Mais je ne comprends pas vraiment...

— C'est ce que voulait Dany.

Je me mis debout et je m'approchai de l'autre, un peu dans l'espoir de le troubler. Je le dominais d'une bonne tête mais il ne semblait ni s'en faire, ni craindre quoi que ce soit. Ça ne l'avait jamais ennuyé d'être petit. Tandis que moi, rien que l'idée d'une tentative d'intimidation me mettait mal à l'aise. Ce fut un bide, évidemment.

— Pourquoi venger Dany ?

— Elle est morte de la faute d'un autre.

— Elle s'est suicidée, un point c'est tout.

— Oui. C'est ce que tout le monde veut croire et dans les apparences, c'est parfaitement exact. Pourtant, depuis le temps que je connaissais Dany, j'avais appris beaucoup de choses sur elle et ce n'était pas joli, croyez-moi.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me demandez ça. C'est absurde.

Je commençais à paniquer en fait. Je savais bien quel genre de type était Spooky. Sérieux toujours. Tenant à ses idées comme à sa renommée. Il n'avait pas la réputation d'avoir le goût de la plaisanterie. S'il me parlait de venger Dany, c'est que c'était déjà décidé, qu'il avait son plan, qu'il avait déjà tout manigancé. Cela me fit frissonner. Mon Dieu ! Je n'aimais plus cette Dany et il fallait tout à coup que je me mette en pétard pour elle. Qu'est-ce que c'était que cette embrouille ?

— Ceci n'est pas de mon ressort. Je ne suis pas celui qui l'a poussé à la mort, croyez-moi...

— Je le sais bien.

Il était près de la bibliothèque. Il prit un de ses livres dans une main et se mit à m'en lire un passage.

...Même l'amour que j'éprouve est souillé

Il ne peut être. Il ne peut respirer venant de moi.

Cependant lui m'attend. Comme j'aimerais lui répondre, pouvoir y croire et vivre enfin...

— Ces mots ont été écrits pour vous, lâcha-t-il alors.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est écrit de la main de Dany. Quand elle venait chez moi pour se soigner, elle prenait parfois un livre et ne parlait plus. Elle s'amusait alors à souligner des phrases dans les bouquins, des phrases qui lui parlaient, des mots qui faisaient écho à tout ce qu'elle ne pouvait pas dire.

— J'avoue que ça lui ressemble assez, en effet.

— Et elle écrivait aussi parfois des solutions, des évidences, comme si elle mettait le doigt un bref instant sur la source de ses maux, sur sa douleur. Et ces phrases en sont l'exemple parfait.

Je tendis la main. Il fallait que je réentende ces mots ; ils me faisaient si mal soudainement. Ils avaient, en l'espace d'une respiration, réveillé l'amour mort de Dany. Putain ! Ce que j'aurais donné alors pour ne pas avoir été là, n'avoir rien entendu, n'avoir plus à m'en mêler, à m'emmêler. Dany avait envoyé son coup droit et j'étais Knock out. Raide, cuit, lessivé. En si peu de temps et tout, absolument tout, de mes sentiments s'était redressé comme les fleurs d'un chapeau d'illusionniste. Et j'étais bien le seul à savoir combien tout ça était factice, illusoire, comme tout le reste qu'il y avait eu entre nous et qui n'avait jamais été rien d'autre que de parfaites chimères. Car mon amour pour elle, s'il avait été fou, n'avait jamais été non plus autre, qu'idiot et inconsistant.

Spooky me regardait.

Je ne savais comment éviter son œil vert qui refoulait presque vers l'intérieur de son crâne et qui donnait toujours l'impression qu'il allait virer, s'évanouir ou convulser. Je le trouvais moche. Si moche. Cela d'autant plus que Dany m'avait avoué une fois lui trouver un certain charme et que j'avais souvent remarqué combien les femmes semblaient attirées par son apparence et sa laideur.

— Allez-vous m'aider ? demanda-t-il sans plus attendre.

— Je n'aime plus Dany depuis longtemps. Ça ne m'intéresse pas du tout.

— Allons donc. Vous voudriez bien me le faire croire mais je viens de constater le contraire, il y a une seconde à peine, quand vous lisiez les mots de notre amie.

— Ce n'est pas parce que vous m'avez affirmé qu'il s'agit d'un de ses poèmes et qu'il m'était adressé que je dois vous croire.

J'espérais vaguement me sortir de ce piège en rejetant simplement ses confidences. Spooky se mit à tirer fortement sur son cigare.

— Je sais, mais vous devez me faire confiance malgré tout. Vous ne savez peut-être pas combien j'aurais aimé être à votre place dans le cœur de Dany. Croyez-vous que je m'amuserais à me faire du mal en vous racontant tout ceci si je pouvais l'éviter ? Rien ne m'obligeait à vous faire part de ces phrases. Et je ne l'aurais jamais fait si je ne me sentais pas dans l'obligation morale de venger Dany.

C'était à peu près tout ce que je ne voulais pas entendre. Spooky me fit asseoir et chercha un dossier dans un de ses tiroirs. Il était penché, fouillant péniblement dans ses affaires.

— Je soignais Dany depuis des années. Elle me parlait de moins en moins d'ailleurs. Son cas de névrose était palpitant pour un psy. Matière profonde et riche ; vous pourriez y puiser les sujets d'une foule de thèses. J'ai tout consigné. Et puis, je me suis dit qu'il était temps de faire un bilan, une sorte de bilan pour être plus juste. Vous savez pour un thérapeute, perdre un patient est une lourde épreuve, un constat d'échec vraiment terrible. Dany est morte malgré moi, malgré mes efforts pour la sortir de sa fange. J'ai décidé de mettre en mots ce que je savais d'elle. Pour m'en sortir. Comme vous, je voudrais quelquefois ne l'avoir jamais connue... Mais lisez-moi ça et vous comprendrez ma requête et ce pourquoi je vous demande de m'aider.

Spooky avait sorti un paquet bleu, des feuillets avec des petits carreaux et des marges rouges encadrant chaque page. Cela me gêna. Je faisais comme lui, pour mes propres écrits. Ce choix de journal intime qui semblait commun à tant de gens alors qu'ils se croyaient uniques au monde, ces blocs-notes qui nous ramenaient à l'état d'écolier et d'apprenti, comme si nous avions peur de vieillir ou de perdre la clé de l'enfance...

— Je n'aime pas cette idée, lui dis-je. Ne croyez-vous pas que vous violez le secret de votre profession ?

— Un peu, en effet. Pourtant, je n'arrive pas à me résoudre à la laisser pourrir sans que personne ne partage avec moi la vérité sur elle et sans tenter de lui rendre justice maintenant au moins, puisque je n'ai pas réussi à le faire pendant qu'elle était vivante.

— Pas certain que ce soit une bonne idée...

— Vous l'aimiez, oui ou non ? insista-t-il soudainement.

Je me sentis perplexe. Je ne savais plus trop où j'en étais. Avais-je vraiment aimé Dany ? N'avais-je pas tout fait finalement pour qu'elle m'échappe... N'avais-je pas laissé intentionnellement courir le temps et les occasions de la convaincre de mon amour, par peur de m'engager... N'avais-je pas oublié de lui répondre, de lui parler, de l'écouter quand je me morfondais de son absence et des distances qui se creusaient entre nous... Avais-je aimé Dany ? Non. J'avais, comme mon pitoyable interlocuteur, été lâche, muet et sur mes gardes tout le long de ces années pendant lesquelles j'osais prétendre aimer Dany.

Spooky avait été très fort. Il avait parfaitement su me manipuler, cette fois encore. J'aurais dû partir, le laisser en plan avec son projet de vengeance. Mais

non. Je me suis senti tellement coupable, moi aussi. Comme lui, je n'avais pas fait ce qu'il fallait, ce qu'il aurait fallu. J'avais abandonné Dany à son sort, j'avais joué la comédie, j'avais été un misérable mec dans toute son horreur. Égoïste et con. Je me devais soudainement de réparer. Je devais savoir ce que contenait le cahier, ce que Spooky voulait de moi, puisque ça allait probablement me permettre d'effacer et de laver ma faute. Je pris donc le cahier.

— Je vous contacterai tout bientôt, me dit Spooky sur le pas de la porte.

En arrivant chez moi, j'ouvris presque tout de suite le fameux document. Je m'étais installé sur mon lit. Il y avait de la musique rock à la radio. Très vite, je dus fermer le poste. C'était trop dur et l'ambiance ne collait plus avec rien.

Je n'avais plus que deux semaines de répit devant moi mais je ne le savais pas encore.

Ce qu'il y a de plus difficile...

...C'est le début. Tout doit commencer. C'est écrit. Il était une fois. Parfois, cela se déclenche avant même que vous ne soyez là. Inscrit. Comme un colis. Inscrit dans une consigne ou sur l'étiquette d'une valise. Oh ! Ce n'est pas votre valise ; vous n'avez nullement l'intention de la voler d'ailleurs, ni de la prendre sous votre bras ou de faire un bout de chemin avec. Non, mais elle est là. Elle vous est destinée ; elle va vous être livrée. C'est ce qui est écrit.

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est que vous êtes curieux. Vous n'avez pas exercé, développé votre intérêt ; ça vous a été donné. Avec la valise. Avec votre code-

barre, vos cheveux bruns et quoi d'autre encore. Vous êtes curieux. Fouineur, affamé de tout savoir. Ironique cadeau qui vous est fait, si appétence et intelligence sont toujours parentes, naturellement. Vous êtes insatiable donc et il n'y a statistiquement aucune chance qu'une valise qui vous aurait été réservée, disparaisse sans que vous ne l'ayez au moins entr'ouverte.

Elle avait le choix. Soit elle pouvait en rire. Soit en pleurer. Et Dany avait une propension à faire les deux. La dramaturgie de sa vie était susceptible aussi bien d'attrister la galerie que d'amuser quelques tordus ou des pervers excellent à donner des lettres de noblesse au ridicule. Dany avait donc le choix. Cependant, s'il y avait quelque chose, entre autres choses, qu'elle ne savait pas faire, c'était choisir.

Elle en aurait eu certainement les moyens intellectuels. Possible mais alors longtemps plus tard. Cependant, avec le temps, il faut bien le dire, les occasions du choix se raréfièrent. Dany n'avait pas fait ses gammes le moment voulu et la maîtrise de l'instrument allait devenir quasiment impossible. Le premier grand bégayement du balancier oui, non, oui, elle l'articula avant même de venir au monde.

Dany devait donc naître, comme cela avait été programmé. Alors que ses parents l'avaient, -sans aucun doute permis-, espérée, attendue et baptisée déjà de ce nom pointu et acide de Dany, alors qu'ils avaient tendu un vaste tapis rouge sang pour sa sortie, elle changea d'avis. Ce qui se pointa à l'orée de la lumière était muni d'attributs... virils. Elle avait "chindé" son tour, cédé le pas, le droit d'aînesse. À cet instant, elle avait en quelque sorte saboté le sérieux de l'entreprise familiale, détérioré sa conscience, sa responsabilité pour ne se soumettre qu'à la légèreté et l'impénitence.

On l'angea donc un garçon.

Cela aurait pu passer inaperçu si l'obstination parentale n'avait fini par avoir le dessus. Ses géniteurs étant dans les affaires militaires, ils ne pouvaient tolérer aucune désobéissance. Il leur fallait cette fille, ils l'avaient décidé et où que se fût enfuie Dany, elle dut revenir et prendre sa place.

Savoir que vous avez été espéré est un capital que rien ne peut, ne devrait entamer. Dany oublia donc tout de ses refus, à peine fut-elle à bouffer l'air de la planète. Pressentir que vous ne l'avez pas été cependant est une autre paire de manches et que vous soyez un mâle ne pourra rien y changer. Cette conscience est insupportable. Probablement. Intolérable assurément. Dès cet instant-là où vous comprenez que vous n'êtes pas celui que l'on attendait, la vie ne sera jamais assez vaste pour mettre la bonne marge entre vous et l'usurpateur.

Dany prescrite. Reto, sans rien. Sans mot, ni désir, ni haine. Rien. Ce qui n'a pas de mesure, pas de poids, pas de distance. Oubli. Oubli sans fond. Effacement sans efficacité pourtant : il n'était pas né transparent. Hélas.

Reto avait reçu ce prénom. Il le portait en avant, fier et droit comme on le ferait d'une tare quand il s'agit de sauver les apparences. Un nom de guerre pour un être de paix. Tout en Reto avait été fécondé pour le don de soi, la présence parmi les hommes. Tout en lui devait aspirer à l'amour des humains. C'était de cette terre qu'il avait été modelé. Il savait mieux que quiconque être attentif à ce qui torturait, ce qui préoccupait. Il était compatissant, compréhensif. Il était sociable, communautaire, participant. Tant de qualités engrangées, tant de possibilités...

Dany n'avait aucune semblable disposition. Elle ne prêtait d'attention qu'à la vie elle-même. Des fleurs, des crottes de mouches ou de souris, un ciel trop grand.

Dany regardait, souriait, pleurait quand elle avait mal. À l'exclusive recherche de ces sensations qui font le sel des demains. C'était son unique talent. Maigre aptitude pour un être qui ne sait pas choisir et qui croit pouvoir tout avoir.

Et c'est là que tout commence. C'est pour cela que tout commence. Là, déjà. À ce moment précis où la vie va prendre cette forme de lice, avec ses deux chevaliers de chaque côté. Parés pour les combats.

L'idée de tuer Dany traversa l'esprit de Reto comme une image subliminale. Comme on voit une ombre passer près du patio un jour d'été. Comme on croit que quelqu'un marche dans l'allée parce que les oiseaux se sont tus un instant. Comme un rêve encore à vif et qui disparaît aussitôt l'œil ouvert.

Il suffit de ce moment fragile, rapide, insaisissable pour que, jamais plus, vous ne soyez comme avant. Et que c'en soit fait de votre paix, de votre humanité peut-être.

Le soleil venait à peine de tomber. Il y avait des tilleuls en fleurs et des hannetons par centaines. Dany accroupie effeuillait des marguerites en petits mots à peine prononcés d'une voix si haute et qui semblait sans cesse se confondre avec le bruit des bonbons que l'on suce. Sur une table trop grande, Reto tentait de construire une voiture. Quelque chose de difficile, d'ardu pour lequel il s'appliquait, pour lequel il zélotait même, dans le secret espoir de mériter.

Imaginer Reto faire ce calcul serait idiot. Certes non. Il n'a conscience ni de ce qu'il fait ni du pourquoi il le fait. Pas encore. Ça va lui tomber dessus, là dans un instant. Mais il travaille déjà avec application, comme il le fera toujours, avec ce féroce besoin de le faire pour une raison et non pas sans raison. Cette nécessité de comprendre, mais aussi ce désir que cela rapporte, fructifie, prospère. Il travaille. Non, il pétrit. Constamment. Et tout et rien. Avec force. Avec ses nerfs.

Le petit insecte est tombé sur la table. Il a volé et puis, pour une cause imbécile, il a chuté sur les affaires de Reto. Il a dérangé l'ordre des boulons, des petites vis patiemment triées. Le hanneton a tranché dans la paisible moiteur de cet été. Un cri de colère et la sueur se glace. L'enfant a crié avec cette puissance qu'ont seuls les êtres de retenue. Exactement comme les barrages. Le son de la rage a fendu l'air, broyé les hautes herbes, crispé chaque branche et en particulier ce lierre qui grimpe jusqu'au bureau du père, jusqu'à la cuisine de la mère.

Il ne sait pas encore mais dans quelques secondes, le monde va changer. Il aura la joue rouge. Alors que plus loin une petite fille continuera d'une innocence trouble à décapiter ses fleurs pour le plaisir des mots qui sortent de sa bouche comme des bruits de bonbons.

L'ombre du meurtre passa. Glissa si vite que personne ne la vit, que l'enfant lui-même ne la reconnut pas. Elle coula parmi les autres ombres, entre celles des tilleuls. Dans les pas de l'homme et de la femme encore. Suinta à peine, goutta peut-être juste sur les cheveux coupés très courts du gamin, jusqu'à cette moue chagrine qu'il étrennait pour la première fois et qu'il allait porter désormais comme un fétiche, comme un masque.

Il vit le regard glissé de biais de Dany. Elle qui n'aurait rien dû voir, rien dû entendre et qui se trouvait la spectatrice de sa déculottée avec cet air de ne pas tout saisir, quand elle avait probablement tout compris. Le frisson de la haine l'écorcha, érailla son âme.

L'orage était là, le coup de grisou injuste, impénétrable. Il a tonné sourdement dans la tête de l'enfant. Un enfant venu confiant au monde, avec des prédispositions

robustes pour aimer son prochain. Le mioche venait de recevoir sa décharge...

Oui, la violence, la vraie violence née et nourrie au sein de l'iniquité.

Ou alors n'était-ce, plus simplement, de l'orgueil, de la fierté bafouée ?

Comment savoir ce qui fit que l'essence de cet être se mit dès ce moment-là à sentir parfois, comme par piques volcaniques, le feu et le goudron... Il se sentit ferré. Le petit veau, le poulain qui rôde, ces animaux qui trottent dans les prés et qui sont libres et qui n'ont pas reçu leur marque, leur empreinte. Personne ne peut encore prétendre qu'ils sont sa possession. Jusqu'à cette plongée du fer dans le crin, cette brûlure indélébile qui va trier et sérier le bétail. Les hommes sont de la même race. Ils vivent libres, jusqu'au moment où un regard, un mot, un coup peut-être, les classent.

Reto est maintenant dans son pacage. Il va y vivre désormais. Et il verra de l'autre côté de la barrière l'herbe dont se nourriront ses frères, et Dany aussi.

L'idée de tuer Dany passa.

Que cette fillette ait été le témoin de l'impensable ne suffit pas à saisir le dépit de Reto. D'ailleurs lui-même n'avait pas arrêté sa pensée sur cet abject désir. Il n'avait même pas eu le temps de l'entendre résonner dans son être. Il ignorait qu'il avait pensé. Ce n'était encore qu'une vision. Celle du jardin, de ses fleurs, de ses cailloux, ses légumes, et puis celle de la cour. Tout cela pouvait être aussi vide et sans personne qui ne lui en dissimulerait le moindre recoin. Une vision qui lui chuchota combien cela aurait été préférable, plus joli, plus aimable de vivre, sans Dany. La chose lui parut évidente mais comme chez tous les enfants jeunes et peu habitués au langage, il ne sut dire pourquoi le monde lui sembla brouillé désormais. Et surpeuplé.

Dany considérait Reto. Elle se tenait debout, les pieds en canard, fascinée par le spectacle de la rossée que l'on venait de subir à proximité et inconsciente de ce qui se tramait dans l'autre tête. Elle avait suivi la progression d'un lombric pendant un long moment et maintenant, au même titre, elle s'intéressait à la déconvenue de Reto. Dire que c'était un intérêt scientifique ne serait pas exact. Non. Ce serait plutôt le type parfait de la fascination béate. De la même manière qu'elle écoutait un conte, une histoire ou une conversation de la postière. Elle se fichait de ce que l'on pensait d'elle. Elle ignorait qu'on peut porter des jugements sur quoi ou qui que ce soit. À la fois éveillée et pourtant intensément gourde et godiche. Elle croyait fermement qu'elle n'avait aucune prise sur le monde et qu'il en était de même pour tous. Des gens naissent papes, d'autres facteurs, d'autres mamans ou fermiers. Selon le même principe qu'il y a des variétés de fleurs ou d'arbres et des limaces de différentes pigmentations.

Le cri de Reto, c'était comme une nouvelle couleur. Inattendue. Importante. Cruciale. Ses conséquences encore plus. Elle venait de percevoir que quelque chose existait qui lui était obscur. Qu'il y avait en quelque sorte une face cachée de la Terre. Et c'est cela qui la faisait regarder Reto avec ces yeux inquisiteurs, si perçants qu'on aurait pu croire qu'elle était intelligente.

Elle se mit à rire.

Reto pleura. Enfin.

Combien de fois avait-il déjà hurlé ainsi dans sa toute petite vie... C'est purement romanesque de croire qu'il vivait une première fois, un moment décisoire. C'était plus vraisemblablement l'instant de saturation qui fait que le pot de peinture ne sera plus blanc mais vraiment jaune ou rose ou bleu.

Dany ne se rappelle pas ou ignore encore tous les antécédents, tandis que Reto a simplement plus de conscience que le jour précédent. Il est plus apte à saisir les nuances, à distinguer les couleurs, les tonalités. Et c'est bien dans cette ambiance chaude, lourde de tensions futiles, d'agacements parentaux, d'orage en somme qu'est née comme un mauvais nœvus l'idée de tuer Dany.

L'idée elle-même a quelque chose de répugnant. Tuer Dany, tuer Dany ? Quelle absurdité ! C'est ce que tout un chacun pourrait penser. Légitimement. Au fond, la pensée même du meurtre est impensable. Elle ne devrait pas naître si son but est la mort. Et pourtant... Elle existe bien. Comme Dany est née sans le vouloir. Et surtout sans que Reto le veuille.

Cela, il faut se le répéter comme une évidence, un truisme. Comme il y a des crayons, il y a des gommes. C'est nécessaire. L'un se tient par l'autre. Vie et mort.

Reto n'entendit alors rien d'autre que le rire de Dany qui l'humiliait. Elle a ri de ce qui le faisait souffrir. Elle s'est moquée de sa mortification. Oui, c'est assurément ça. Dany a ri mais que savait-elle de ce rire aux éclats, avait-elle conscience du ridicule qui semblait tomber sur son frère. On ne peut le savoir. Elle avait peut-être trouvé son cri plus fort et plus beau que tous ceux entendus jusque-là. Peut-être était-ce cette mine de clown qui l'a amusée. Peut-être aussi avait-elle trouvé qu'il était drôle de recevoir la fessée...

Toujours est-il que Dany allait devoir mourir. C'était décidé.

Chapitre 2

J'avais donc commencé la lecture du carnet de Spooky. J'eus d'ailleurs à plusieurs reprises l'impression de reconnaître des intonations que je trouvais particulièrement proches de celles de Dany. C'était confondant. Comme si cet homme avait ingurgité la pensée et la voix de mon amie. Cette lecture m'agaçait prodigieusement. Au fond, c'était surtout parce que ça ressemblait à une confession ou encore à des aveux. On y parlait de meurtre après tout et moi, ça me dérangeait. Je savais bien que Dany s'était suicidée. Or, cette lecture me guidait vers les abysses de la psychanalyse et je pouvais comprendre facilement que cette mort trouvât, selon Spooky, son explication dans l'enfance déjà. C'était si commun. Tout un chacun vit sur ce potentiel-là. Moi aussi, j'avais été torturé mentalement par mes parents, moi aussi j'avais frôlé l'autisme, les dégâts irréversibles au cerveau... Moi aussi, j'avais subi mes traumatismes et je n'en faisais pas un plat pour autant. Mais voilà, Spooky, lui, était trop sensible. Il comprenait certaines choses et puis il croyait que c'était ce qui avait décidé, arrangé, modifié le cours de la vie. Foutaise ! Et surtout, à quoi cela servait-il de l'envisager et même d'en être certain...

Je m'étais énervé plusieurs fois. J'avais mal partout, parce que je somatise tout ce que je vis. Au dos particulièrement. Je souffrais à nouveau de ma scoliose, parce que ça m'est impossible de n'avoir qu'un seul ennui à la fois, je suppose. Je ne voulais pas poursuivre cette lecture. J'avais même décidé de fermer le cahier et de l'abandonner sur ma table de chevet. Si Spooky venait à en discuter, je ferais semblant de l'avoir lu. Il n'allait sûrement même pas

s'apercevoir de mon mensonge. J'étais très doué pour l'improvisation, pour parler et ne rien dire, pour combler les conversations de réflexions bidon mais qui avaient le don d'exhausser les vocations oratoires. Les musulmans par exemple ou alors les Américains... Dans ce cas précis, je ferais remarquer simplement qu'on est peu de choses et combien les événements de l'enfance peuvent être perturbateurs. Je laissai donc pendant plusieurs jours mon devoir de côté et je finis par l'oublier tant je m'en fichais. Mais rien ne se passa comme je l'avais envisagé.

C'était le troisième soir de ma mutinerie pour ainsi dire. Je me tenais dans un bar, comme je le faisais trop souvent pour être vraiment honnête, lorsque je vis le chapeau de Spooky dépasser des têtes d'une niche au fond du troquet. Je voulus partir immédiatement et j'étais déjà près de la sortie quand un homme me bouscula. Il était relativement gros, la chair tendue avec une expression très sérieuse sur le visage. Je ne savais pas qui c'était et je me mis à le houspiller. Si j'avais su, je pense que je me serais abstenu.

— Vous pourriez vous excuser, dites donc...

Les sourcils du bonhomme se froncèrent immédiatement et une grimace pincée se dessina sur ses lèvres.

— C'est vous qui m'avez attrapé. Ne soyez pas grossier de plus.

Immédiatement, je sentis le taux de mes hormones agressives remonter dans mes veines. J'ai toujours détesté les types qui osaient me répondre. Je comptais en principe sur le fait que j'étais connu pour en imposer et en général ça marchait relativement bien.

— Ta gueule, ajoutai-je pour bien lui faire sentir que je n'en avais rien à secouer, mais cela dit d'une voix camouflée.

L'autre me coinça alors entre deux chaises et exigea des explications. Je n'avais pas la moindre envie de me plier à ses désirs. Ça m'emm... Les gens nous regardaient comme ils ne peuvent jamais s'en empêcher. Mais moi, je suis un couard. Tout est toujours extrêmement facile quand il s'agit uniquement de parler ou mieux de l'écrire. On met la distance nécessaire et on se tient hors de portée. C'était ma méthode, celle dont j'usais systématiquement par ma profession de journaliste, celle qui m'offrait son bouclier. Mais cette fois, je n'avais rien. Le bonhomme me tenait par les épaules, me secouait allégrement. Visiblement, il prenait un certain plaisir à me nuire. Que je sois renommé semblait même l'émoustiller et lui donner des suppléments d'envies vengeresses.

Spooky passa alors. Il ne me regarda pas, fit comme si je n'existais pas et se mit à discuter avec mon agresseur. J'avais la sensation de n'être qu'un bout de viande dans les mains du boucher et que celui-ci devait interrompre un instant son équarrissage parce qu'un client lui passait sa commande.

— Comment allez-vous, mon cher, glissa Spooky.

— Monsieur Spooky, content de vous voir, répondit-il extrêmement affable soudainement. Je vais relativement bien compte tenu des événements. Vous savez que ma famille n'a toujours pas retrouvé ces fichus papiers...

— Vous en êtes toujours au même point, comme c'est ennuyeux ! Je vous plains. Dans de pareilles de circonstances, on n'a vraiment pas besoin de ce genre de désagréments.

Spooky m'ignorait totalement et l'autre lâcha son étreinte. Je détalai aussitôt vers un coin du café tandis que les deux semblaient avoir entamé une grande discussion. Soudain, mon fichu psy de Spooky se retourna et je vis ses lèvres

articuler pour moi un mot et encore un bout de phrase : ...*C'est le frère de Dany.*

Ce fut donc notre première rencontre, la fois où j'appris à le reconnaître et celle où je m'en fis un ennemi personnel aussi, tout ça en même temps. Reto m'était apparu dans toute sa splendeur. Un homme à la fois posé et sûr de lui, un homme colérique encore, prêt au rebond, sans cesse sur le qui-vive et furieusement susceptible. Alors que lui ignorait mon lien avec Dany, je commençais à entrevoir comment certains aspects de ma propre existence avaient été contaminés de sa subtile présence. Ce fut immédiat. Je me mis à détester Reto à l'instant de cette rencontre.

Je suis convaincu aujourd'hui que ce moment avait été mis en scène par Spooky. Il voulait cette rencontre. Seul cet état d'agacement pouvait me rendre malléable à ses intentions, manipulable complètement. Il avait arrangé cette altercation, l'avait entièrement fabriquée. Certes, j'y avais mis du mien, mais qu'importe après tout comment je devais être amené à cette répulsion envers l'ennemi que nous avons en commun désormais. L'important, c'était que je haïsse à mon tour ce Reto. De la même façon que lui aussi le vomissait. Enfin, selon ce que je comprenais.

Cette nuit-là, il pleuvait et il y avait dans le ciel et l'air ce quelque chose d'impalpable qui rend les destins tragiques, les lendemains désespérés, les sommeils derniers. Je glissais vers chez moi, rasant les grisailles, le pied mouillé et lourd. Je *devais*, voilà le maître mot de cette nuit. Devoir, obligation ; devoir, honneur aussi. Je devais rentrer et lire ces documents concernant Dany. Je sentais que la tâche, pour déplaisante qu'elle était, n'en était pas moins nécessaire. J'avais le sentiment de l'écolier qui n'y coupera plus

de sa composition et qui a pris un tel retard qu'il devine qu'il va souffrir et payer le prix fort.

L'esprit de Reto flottait dans cette bruine pisseuse qui me servait de parka ouatée. Je repensais à tout ce que je savais déjà et me demandais simplement ce qu'il y avait à ajouter. Je trouvais absurde de reprendre un court instant d'enfance et d'en faire un point de départ crédible dans un processus de destruction. "Il fallait tuer Dany". Tu parles d'un projet de gosse ! Spooky avait le sens du drame, nom de Dieu... Je ne sais pas qui d'autre aurait osé ; il fallait bien être un psy pour ça. Je m'attendais personnellement à tout mais dans le style de Spooky, ça promettait d'être vraiment tordu.

J'étais donc à mes pensées comme un brave qui s'emmerde avec lui-même. J'émettais quelques hypothèses personnelles (dépression, abus de drogues...) qui me paraissaient nettement plus crédibles pour expliquer le suicide de Dany. Et puis, j'entendis un bruit de pas, un peu derrière moi. J'eus très vite le sentiment, mais pourquoi, que ces pas-là s'étaient attachés aux miens. Je ralentis. Ils s'arrêtèrent. J'accélérai et ils se mirent à tambouriner plus rapidement, de manière syncopée comme si trois pas sur quatre se faisaient sur les pointes. Je pensai immédiatement à Reto. Le bougre me suivait-il... Je sentais déjà le souffle de la baffe qu'il allait me servir, si par malchance il me rattrapait avant que je ne puisse ouvrir la porte de mon immeuble. J'étais dans la rue de la Nidersils ; trop loin encore de chez moi. Je respirais mal. Je ne m'étais jamais rendu compte auparavant à quel point de lâcheté et de trouille, j'en étais arrivé dans ma vie. Cet imbécile allait m'en coller une et je redoutais extrêmement la douleur que j'allais ressentir. J'avais peur.

Je me mis d'abord dans la partie la plus éclairée de la route, espérant que des citadins prendraient le frais à leurs fenêtres. J'eus ensuite l'idée d'élaborer une ruse pour échapper à mon poursuivant. Je connaissais le quartier comme ma poche et je savais qu'une cinquantaine de mètres plus loin, je pouvais lui faire croire que je prenais une autre direction. Je ferai semblant de remonter vers la Cité par l'escalier du Petit-Pays alors que je couperais en fait par la ruelle attenante pour redescendre et reprendre ma route.

J'avais du mal à le semer et à prendre assez de distance pour que ma stratégie réussisse. Alors, le premier virage venu, je m'enfilai dans une maison, me collant contre le mur du corridor et butant le passage de mon pied pour le cas où, par malheur, il m'aurait deviné. Et j'attendis, anxieux, la respiration bruyante, à l'abri d'une porte-fenêtre. J'espérais le voir, m'assurer de qui il était. Je suis l'alcool et mes cheveux mouillés et gras collaient sur mon front. J'avais une terrible frousse, un peu plus j'aurais pissé, vrai de vrai. Et le bruit affolant que faisait mon cœur quand il se mit à battre tambour dans mon cou. Je patientai, il ne me semblait pas qu'il était si distant de moi. Je l'imaginai maintenant m'attendant tranquillement de l'autre côté de la porte, dans la rue. Placide chasseur sûr de son tir. Enfin pourtant, il apparut. Il était mince, portait un chapeau de pluie ce qui m'empêchait de voir vraiment son visage. Je remarquai surtout qu'il avait l'air jeune, peut-être bien un adolescent encore. Ma première pensée fut que j'étais tout de même un imbécile. Je m'étais cru en plein cinoche. Pour un gamin, un gosse ! Je me mis à rire doucement. Mais il entra.

— Que voulez-vous ? dis-je en ricanant bêtement pour tenter de donner le change.

— Rien voyons. Je loge ici.

Il s'enfila dans l'escalier et je n'entendis plus rien. Je quittai alors rapidement les lieux et pressai le pas pour me rendre chez moi au plus vite. Quand je me retrouvai assis dans mon lit, le cahier de Spooky sur les genoux, je pensai soudainement :

"Mais je n'ai pas entendu le plus petit bruit de porte qu'on ouvre ou que l'on ferme..."

Ça me fit l'effet d'un coup de froid sur le bouillon. Ce fut dans cet état d'esprit que je me repris ma lecture.

Le plus délicat...

...c'est l'âge. On commence hélas par être petit. Et les grandes idées s'accommodent mal des petits bras. Les enfants ne sont pas avares de traits de génie. Qui restent prisonniers entre les plots de bois de leur table de jeu, dans leurs maisons de poupées ou leurs garages.

Tuer Dany était irréaliste. Par une forme d'instinct inné, Reto se rendait compte qu'il n'allait pas pouvoir faire ce qu'il voulait sans risquer quelque chose. Il pressentait que son but ne serait pas forcément accepté. Ni acceptable. Comment s'y prendre alors ? Pousser la gamine dans les escaliers, l'étouffer sous sa couverture, la perdre dans une forêt profonde, tout ça était impossible. Impraticable surtout. Qu'auraient donc fait ses géniteurs si par hasard il allait manquer sa cible...

Chaque configuration que prenait la vengeance du bambin ressemblait surtout à une forme de noise perpétuelle et continue. Faire tout ce qui était en mesure de

quereller ou de faire du mal à Dany, voilà ce qui importait. Autant de gestes qui pouvaient donner une forme de mort sans que l'enfant ne les admette comme telles. Il fallait tuer Dany. Seule cette évidence comptait.

Les animaux eux-mêmes reconnaissent ce sentiment. Instinct de survie. Tuer Dany, c'était sauvegarder en lui les dispositions humanitaires qui avaient pris germe dans son âme avant même sa venue au monde. Dany l'empêchait de les mener à terme. Elle occupait le terrain, rendait sa terre intérieure acide, empoisonnée. Stérile. Non cultivable plus justement.

Il ne fallait pas se laisser tenter par l'idée de mordre, de gifler ou de frapper. Dany ripostait trop vite. Avec une telle façon de protester que presque aussitôt l'on voyait débarquer père ou mère ou bonne, chacun excédé. Toujours convaincus de sa culpabilité, avec dans la bouche ce " Vas-tu donc cesser de faire le méchant !" qui ne faisait qu'attiser le feu qui habitait Reto. L'enfant le comprit. Très vite, il sut que pour lui, il n'y aurait que subtilités et lacets sur le chemin de la réussite.

L'aventure voulut qu'il en prît conscience d'une façon particulière. D'une façon quasiment symbolique. À la manière des leçons antiques, quand on mêlait mythologie et vie quotidienne pour mieux comprendre le ciel, la foudre, les moissons ou les furies de la mer.

C'était l'hiver, un jour de grand froid. Personne ne se serait aventuré dehors. Le bonheur familial était à son cocon. Pour Dany plus que pour tous les autres. Elle s'occupait de son enfant, son bébé, sa fille de plastique rose qui avait les cheveux jaunes et des yeux qui n'arrivaient pas à se fermer en même temps. Dans la poussette d'osier, la poupée dormait enfin après un long besoin de consolations et de câlins patiemment égrainés par sa jeune mère. Cette

dernière préparait maintenant un repas sur une petite cuisinière en fer et qui chauffait au Meta. Un peu de macaronis. Peut-être une carotte ou encore un bouillon imaginaire.

La poupée dormait entre ses draps bleus. Dany cuisinait et Reto, non loin de là, les observait. Que ce jeu était ridicule ; tout ce temps passé à s'occuper d'un emplâtre de caoutchouc, l'embrasser goulûment, le dorloter et lui parler. Que cette fille était idiote !

Dany perçut un bruit. Au tréfonds de son âme, elle entendit son enfant pleurer et geindre. Elle sentit sa douleur la brûler, elle. Elle se leva et rejoignit le berceau pour mieux comprendre ce qui se passait. Le bébé devait avoir fait un cauchemar ou alors souffrir de maux de dent. Elle prit la marionnette entre ses bras et se mit à la bercer à nouveau, les yeux chavirés de tristesse à l'idée de ce qui se passait et qu'elle ne comprendrait pas.

Reto l'observait encore. Il vit les petites larmes qui bordaient les cils ; il vit les lèvres qui tremblaient, l'expression de désespoir qui marquait le visage de Dany. Il sut ce qu'il fallait faire.

Lorsque Dany fut envoyée à la sieste, il monta vers le grenier. Entre ses doigts, la douce Isabelle aux cheveux jaunes et à l'air bigleux. L'objet était par terre. Il y plongea son regard pour mieux y déchiffrer les traces de l'amour de Dany. Aimer une telle horreur, chérir cette poupée, encore une de ces parodies dont sa sœur était la spécialiste... Mieux valait en être sûr. C'était logiquement impossible de reporter des sentiments sur de semblables choses. Reto n'y voyait d'ailleurs pas plus d'affection qu'il ne pouvait y en avoir dans son mécano. Tout cela n'était que jouet. On n'aime pas un joujou. C'est clair. Alors voici ce qui lui traversa l'esprit, comme une ultra-intelligence. L'activation

d'une sorte de désir d'équivalence. Son jouet avait été abîmé et elle avait ri. Il était temps de lui infliger le même désappointement. La poupée entre ses mains lui inspirait de curieuses pensées. Il cherchait à embrouiller les boulons et les vis d'un tel jouet. Qu'est-ce qui le ferait le plus rire ? Les habits déchirés ou les cheveux coupés ? Il avait compris qu'il existait des douleurs sans ecchymoses.

Le grenier était immense. Il faisait office de réserve de vêtements, de souliers, de meubles. Différents outils se tenaient là à portée de besoin. Sur un billot, une hachette pour fendre les bûches servant à chauffer l'étage. Reto la vit et presque aussitôt, il fit ce qu'il fallait faire. En bourreau.

Dany se leva et découvrit Isabelle morte, en deux morceaux, tête et corps, posés sur un coussin rouge. Tandis que son chagrin prenait forme et recollait les pièces de ce qui avait dû se passer, le rire de Reto monta vers le ciel. Elle comprit ce que ce rire voulait lui dire. Elle sut immédiatement ce qu'elle devait payer par ce geste. Cette exécution lui fit un effet d'éclair et d'épée. Décidément, il y avait encore beaucoup de choses à découvrir dans le monde. Et ça l'intéressa presque tout de suite. Elle pleura un peu. Juste ce qu'il fallait pour faire du bien, et à elle et à Reto. Puis elle accepta en quelque sorte ce châtement en ne donnant plus de quittance pour preuve de son chagrin. Elle tint tête. En roseau.

Cette mesquinerie aurait pu être la dernière et clore la série. Entre tous les gens, tous les enfants, il y a toujours ce sentiment de jalousie essentielle, existentielle. On n'imagine pas de vie sans ce sel, ce poivre, cette flambée de piments des rivalités. Et puis cela se tasse avec le temps. Sans pour autant ne plus exister.

Reto avait fait une parfaite lecture de ce qui avait visité l'esprit de Dany quand elle avait vu sa poupée d'amour mutilée et raide morte. Il avait vu sa douleur

l'ébranler totalement. Il avait ressenti alors comme un soulagement. Il était vengé. Mais elle avait relevé la tête ; elle avait ployé mais ne s'était pas adoubi à sa volonté. Deux états qui lui firent comprendre d'abord qu'il pouvait avoir prise sur elle et ensuite que le combat n'était pas terminé. L'usure serait nécessaire.

La faute semble avoir son camp. Il fait bon être Dany. Privilège de la faiblesse, du charme et de l'âge aussi. On peut croire qu'il y a une proie et un assassin. Pourtant la victime avait d'emblée compris tout l'intérêt de se tenir du côté des faibles quand en fait, on a une force d'ogresse. Dany était inébranlable en quelque sorte. Il fallait la voir survoler les événements, recevoir les coups, encaisser en somme pour comprendre que l'autre, en face, était sans cesse poussé à la fois dans ses retranchements et dans de nouvelles tentations. Elle le forçait à en faire toujours plus.

Dany, c'était le mutisme. Elle considérait la douleur de l'âme comme normale, inhérente à sa condition et à son existence. Elle avait dans l'idée que c'était la poursuite de ses découvertes. Pas forcément agréables à distinguer d'ailleurs. En quelque sorte, elle était ignare du bien ou du mal. Cœur malléable et sans révolte.

Elle pouvait passer son temps à faire ce que son frère refusait d'accomplir... Elle voulait donner l'exemple. Personne n'aurait pu ignorer alors qu'elle s'agitait pour faire vergogne à l'autre. Manger de tout. Donner des coups de mains, sourire sur les photos, embrasser les curetons, les bonnes sœurs à barbe. Se laver les dents ou remercier. Elle cédait parce qu'il le fallait, parce que c'était ça la normalité. Dany, enfant qui croyait se plier aux règles ordinaires, alors

qu'elle ne faisait en réalité que se conformer à la pensée des autres en ignorant la sienne.

Cela ne lui apportait aucun avantage. Elle agaçait prodigieusement et rendait la vie des autres, aléatoire. Petite fille modèle. En somme, elle prenait de biais ce qu'elle avait refusé de prendre de droit, quant à la naissance, elle avait abandonné sa première place. Lequel des deux mérite compassion ? L'enfant insupportable dans sa jalousie ou l'enfant insupportable dans sa fausse perfection ? Impossible de savoir jusqu'à quel point les choses se tinrent ainsi sur le balancier.

Mais, alors que Reto progressait dans ses stratégies, avançait dans les réquisitoires pour sa cause, Dany perdait du terrain, se distrayait à d'autres jeux sans pour autant lâcher prise.

Leur passe-temps devint ainsi plus fourbe, plus sournois. Il s'installa comme une habitude. Les cris de Reto, ses colères usaient les tympans, les cœurs, les patiences. Il prétextait sans cesse de nouveaux besoins pour mener à bien ses ordres. Qu'importait finalement ce dont il s'agissait, il lui fallait à tout prix se prouver qu'il avait le monde à sa botte. Et on lui cédait immédiatement parce que c'était plus simple, plus conciliant, plus facile. Ce que Reto demandait était traité de manière prioritaire. On comprenait insidieusement qu'il n'était pas possible de refuser, que c'était se mettre en danger, que c'était comme ouvrir une porte à une mystérieuse plaie d'Egypte qui menaçait de s'abattre sur toute la maison. Reto se montrait comme un grand malade qui ne survivrait pas à l'agitation, à une émotion, à une contradiction. Car la pire chose qui aurait pu arriver, c'était de conforter cet enfant dans l'idée qu'il

avait de n'être pas assez aimé. L'amour étant naturellement quantifiable, il fallait prouver sans cesse qu'on adorait.

Naissance du tyran. Les autres ont su qu'ils avaient perdu la maîtrise de quelque chose de grave, conscients d'avoir manqué, de n'avoir pas été à la hauteur... Oui, conscients mais pas prêts pour autant à faire amende honorable. Ils ont préféré camoufler, taire, tricher un peu. Parfois énormément et sans retour possible. Absurdement, ils ont pensé soudain qu'ils n'avaient pas agi comme ils auraient dû et au lieu de se pardonner cette erreur, ils l'ont glissée sous le tapis.

Un mensonge installé et puis d'autres. On a menti et construit la suite de la vie sur cette base-là. La crainte de voir l'édifice s'écrouler a permis alors à Reto de prendre le pouvoir.

Ce n'est qu'une explication parmi d'autres. La colère de l'enfant a mis des bourgeons, des fibromes comme des cellules cancéreuses qui se surdéveloppent. Elle a étendu sa nature. Trop difficile pour les parents devant le regard du garçon de soutenir leur droit de décider, leur valeur d'exemple. Il y a quelque chose de faux qui sonne en eux-mêmes. C'est pour ça qu'on hésite. Par pudeur, par honnêteté, par sens moral. Aussi paradoxal que cela puisse paraître. Toute l'affaire prit sa source dans cette forme d'amour à côté de ses pompes. Cette explication-là est cruelle. Parce qu'elle est signe de faiblesse, parce qu'elle implique à la fois la sottise et la flemme. Stupide, cette farce qui consiste à tout donner par amour, même soi-même. Paresseuse aussi cette opinion qui veut qu'aimer soit purement spirituel car c'est un travail exigeant.

Mais qu'importe après tout le comment de cette situation. Reto développa la pensée commune à tous les tyrans. Qui n'était pas avec lui était contre lui. Dans

l'opposition point de salut. L'idée qu'une remarque, un interdit puisse être constructif ou favorable dépassait l'entendement. Et chaque altercation restera gravée en lui comme une blessure.

Chapitre 3

Ainsi Spooky m'avait remis son journal de bord. Celui des confidences patientes de Dany. Il me l'avait imposé, prescrit comme une médication à un malade. Et je commençais à y prendre de l'intérêt. Bien des choses de Dany m'apparaissaient enfin ; un peu de son enfance dont elle avait été si avare, un peu de sa tournure d'esprit et beaucoup de cette combativité qui la dressait contre tout le monde presque à chaque rencontre. Sans déconner, cette nana avait eu un grain, -je le savais déjà mais bon, avant je préférais l'ignorer-, et pas rien qu'un peu. Je l'imaginai volontiers en train de faire pleurer Spooky en évoquant ses malheurs d'enfant. Mais notre psy était un spécialiste de l'hypnose et je devais bien me rendre à la possibilité que quelque chose fût vrai dans ces lignes. Dany allongée sur le canapé de cuir, les mains posées sur son ventre comme deux colombes blanches, les yeux tournés vers son passé et confiant ses aventures de gamine. Absolument possible, hélas.

J'avais passé une partie de la soirée à cette lecture. Reto, le frère, m'apparaissait à chaque fois, non pas comme un enfant mais comme le gros malabar qui m'avait secoué les cacahuètes au café. Ça ne facilitait pas mes tentatives de rééquilibrage des forces entre lui et ma Dany, une toute petite fillette finalement si gentille et que je prenais sous mon aile protectrice, un peu tard il est vrai. Mais je n'avais jamais été à une contradiction près.

Je me levai pour me faire un thé de rooibos. Tout en laissant cuire mon eau, je me remémorais ma soirée, avec cet humour dont je n'étais capable qu'après coup. J'ajoutais déjà mentalement les petits traits ou les pointes qui me

permettraient demain de raconter mon anecdote à mon avantage. Dany disait souvent que ma propension à me mettre en évidence et en valeur me rendait antipathique et que si je terminais la plupart de mes soirées seul, ce n'était pas à cause de rien et de pas de chance. Et c'est vrai que je me souvenais du nombre de fois où j'avais plu en société et tant déplu au lit.

L'homme au chapeau me revint en mémoire à ce moment de mon introspection. Le bruit que ne faisait pas la porte qu'on aurait dû ouvrir et fermer gémissait dans ma tête. Filature, détective, un ami de Reto ? Tout s'embrouillait dans mes pensées. Je ne pouvais sincèrement envisager des choses pareilles. D'abord le genre de type qui me talonnait n'était en tout cas pas du style à faire peur. Et puis pourquoi me suivrait-on... Je vis soudain plus nettement l'homme au chapeau de pluie se tenant dans les environs du bar. Il avait été bel et bien spectateur de notre début de bagarre. Ça, j'aurais pu le jurer. Il avait donc pris mon pas. La coïncidence entre l'endroit que j'avais choisi pour le tromper de ma ruse et le fait qu'il y habitait était terriblement grosse. Pourtant, je n'arrivais pas vraiment à comprendre le sens de cette filature. Bientôt, à force d'y réfléchir, je perdis toute notion de ce qui était vrai et de ce qui ne l'était pas. Je m'allongeai sur le divan de velours vert, j'allumai la télé et je bus. Je retournais sans cesse mon problème dans ma tronche et puis je me dis qu'à l'évidence, il fallait que j'en sache plus pour justifier mes craintes ou les classer définitivement dans mes déliriums.

Chaque cahier de Spooky commençait par un titre superlatif, comme s'il avait été lui-même à chaque fois surpris par ce qu'il avait entendu, déduit et dû transcrire. Le troisième livret commençait par un de ses mots propres au jargon professionnel : *inconscient*. En le découvrant, je me mis un disque et me

proposai de ne plus me laisser piéger. Je tenais à rester neutre, si possible encore, ou plus plausiblement à pouvoir déconnecter quand je le déciderais, ce qui ne devait plus tarder puisque j'avais sur le thème des a priori néandertaliens. Je respirai et pris mon élan.

Le plus inconscient...

Mis face à ces attitudes, on ne pouvait que détester Dany. Une enfant rose et noire, les yeux bien ouverts et percevant chaque geste, même ceux d'un ressentiment comme normaux... Elle devait pourtant comprendre que certaines choses n'étaient pas admissibles ou tolérables. Dany victime, silencieuse même au plus fort des tempêtes. Le vent la traversait. Elle l'entendait qui grondait. Elle voyait les arbres qu'il faisait tomber mais l'idée qu'il ferait meilleur si tout ce bruit cessait, si le hêtre était encore debout, si les tuiles ne chutaient plus du toit, cette pensée ne lui venait pas à la tête. Elle croyait que le monde était ainsi. Et que sa place dans la vie devait être comme elle la recevait. Debout. Dans le vent. Vraiment ?

Le plus inconscient... Soit ! L'on n'a pas toujours cette connaissance lumineuse de ce que l'on vit au moment précis où on le vit. On finit cependant par tirer parti de l'expérience. Pourtant, les mots chez elle ne mettaient rien en échafaudage. Ils ne bâtissaient rien. Juste quelques sonorités qui franchissaient les lèvres, les bouches rouges, violettes ou noires. Des mots qui disaient Mange ! Dors ! Souris ! Sans jamais satisfaire à d'autres missions qu'informatrices ou moralisatrices. Au-delà de ces phrases, aucun sentiment. Rien n'ébranlait son

oreille pour lui faire entendre l'épaisseur, le relief du monde, fait d'affections, de ressentis, de peurs et de joies. Les mots étaient vains.

L'inconscience de Dany, une forme d'ignorance, une forme de bêtise qui l'habitait...

Sans doute. L'innocence dans sa forme stupide. Elle agissait en tout, de cette façon d'ailleurs. Apte à croire tout ce qu'on lui disait, incapable de résistance.

C'était encore une enfant. Alors il peut sembler normal qu'elle n'ait pas su aller au-delà de ses frontières. Aurait-elle pu se dire : " Plus loin, je ne marche plus, je ne franchis pas la limite"... Elle restait dans ce no man's land de l'intelligence "Ici je suis et plus loin je n'existe pas".

Elle aurait dû évoluer et progresser. Elle préférait garder certainement ce confort de vie qui lui permettait d'accepter chaque chose, chacun tel qu'en lui-même sans que rien, ni elle, ni personne ne doive jamais le changer ou se changer. L'inconscience, comme une non-perception. Dany était un gouffre dont rien ne semblait jamais pouvoir ressortir.

Et puis il y a cette autre conscience, celle dont les docteurs se repaissent, ce qu'on appelle le subconscient. Que Reto lui en veuille, la cherche de sa rage, elle était capable de l'intégrer au fond d'elle-même. Ainsi que tous les possibles que cela lui offrait, à elle... À elle. Sa conduite avait quelque chose de perfide. Jalouse sans doute elle aussi. Il suffit d'y songer pour y croire. Ne cherchait-elle pas sans cesse à se démarquer de Reto pour mieux prouver qui elle était ? Par cette intuition animale qui lui avait fait sentir le danger, elle avait perçu aussi le souffle mauvais de Reto, ce qu'il tramait. Et que tenter, contre celui qui veut sa fin ? Lui rendre la pareille ? Dans les méandres, les toiles de l'âme, il y avait pire à faire. Car au fond, n'est-ce pas une forme de vengeance que de pousser l'autre à exécuter le crime qu'il n'a pas encore commis et qui va le

perdre à coup sûr... Que Reto la « tue » et il serait si terriblement puni ! Dans les tréfonds de son inconscience, elle savait la force des victimes, et quelles puissances dorment en elles.

Pour que Dany puisse dominer sa peur, encore fallait-il qu'elle trouvât une source à laquelle prendre des forces. Cette fontaine, c'était les autres. Tous les autres, les visages, les yeux, les corps des autres. Tous ceux qui n'étaient ni elle, ni Reto. Qu'on l'aimât elle et non ce Reto, c'était sa priorité, le critère absolu. Si on lui accordait faveurs et tendresse, alors il était impossible que l'on en fasse de même avec Reto. Impossible.

C'est bien là que l'inconscient prend toute sa place, s'étale, et finalement s'embrouille. Car naturellement on pouvait aimer Reto. Et on pouvait l'aimer, elle. Personne ne semblait lucide sur les enjeux qui se négociaient dans les cerveaux de ces deux gamins.

Petit à petit tout de même le discernement lui vint. Elle s'aperçut que ce garçon, qui concevait pour elle une haine évidente, était clairement aimé. Il trouvait des échos à ses rires ; il trouvait des camarades pour ses jeux. Il y avait des gens nombreux, sympathiques, amicaux, intelligents qui chérissaient Reto. À partir de cette découverte, tout devint différent.

C'était un après-midi de fin d'été. Reto avait pris la clé des champs. Il avait décidé de rejoindre un sous-bois, un de ses terrains de jeux préférés et secrets. Un sous-bois énigmatique rempli de feuilles dorées. À n'importe quelle époque de l'année, cet endroit semblait être une mine de pépites aux yeux des gosses, car le soleil n'y entrait que de biais, rasant le sol de telle façon que les feuillages des foyards paraissaient faits d'or pur.

Cette forêt était une merveille. Une Brocéliande de la zone en quelque sorte, car un homme, un monstre, hantait les lieux. L'homme du Minelpie. Ce phénomène n'avait jamais été identifié ; personne ne l'avait accosté, n'avait discuté avec lui. Mais il était, indubitablement. L'homme apparaissait où et quand bon lui semblait et surtout constituait une menace permanente pour les promeneurs, les aventureux et tous les gosses, ses proies de prédilection. Il mangeait de la chair humaine, il tuait pour le plaisir ou revendait ses trophées à quelque filière de terribles barbares. Tout était possible ; l'homme du Minelpie était ainsi, le dépositaire de ces horreurs dont on sait qu'elles existent sans pour autant les voir jamais. Et Reto avait osé le braver, seul de plus...

Personne ne se soucia de cette escapade jusqu'au soir, chacun pensant naturellement que l'autre était au courant de ce que faisait l'enfant. Et puis vint le moment où les non-savoirs se croisèrent et où l'on s'aperçut qu'à l'évidence, on ignorait ce que faisait Reto. Dany attendait sa part d'attention, celle qui venait à cette heure, -c'était le moment du repas-. Elle vit alors un branle-bas considérable agiter la maison. Des cris, des pleurs, des pas qui soubresautent dans les escaliers, de chambre en chambre...

Reto, l'absence de Reto, mettait le monde à l'envers. Rien n'aurait su distraire alors ses parents de leur affolement. En particulier la mère qui semblait envisager des aspects inattendus à la chose. Si Reto était mort, ou alors enlevé par un fou, un psychopathe ? S'il souffrait en ce moment précis de tortures abominables ? Tout ce qui passait au travers de cette tête inquiète sortait par sa bouche aussitôt, en affreuses menaces. Dany comprenait soudainement quelle place prenait Reto, une place qui lui semblait injustifiée, injustifiable à ses yeux d'enfant. Il avait suffi de ces instants de panique pour qu'elle appréhende une

chose, une chose primordiale : quand vous êtes morts, vous êtes importants ; quand vous n'êtes pas là, vous êtes chéris et vous manquez à tous. Mais quand vous êtes, vous n'êtes rien. Ceci peut paraître banal mais cette découverte allait changer la manière dont Dany allait poursuivre son existence.

La fillette sortit à l'insu de tout le monde. Elle savait pertinemment où se tenait Reto. Pour elle, si un fou s'occupait de son frère en ce moment comme le supposait sa mère, ce ne pouvait être que l'homme du Minelpie. Donc c'était là-bas, dans les sous-bois de la forêt, que Reto se cachait. Déduction très logique. Elle prit le chemin des grandes herbes et grimpa jusqu'à la lisière de feuillus. Elle ne le vit pas. Il n'était pas près de la cabane poussée entre trois troncs et que les gosses faisaient et défaisaient sans cesse. Elle s'assit et elle attendit. Dans son esprit, sa seule présence devait faire jaillir Reto. Le gamin ne supportait pas sa compagnie.

Mais il ne surgit pas. Elle prenait peur. Tout ici lui paraissait anormalement tranquille. Il lui semblait au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient qu'elle perdait les repères qui plantaient habituellement le décor à ses yeux. Était-ce la même petite porte qu'il y avait là, les mêmes racines sur le sol, ces branches, n'étaient-elles pas ailleurs de coutume... Et pourquoi l'âtre était-il brûlant, pourquoi ? La peur grignotait sa confiance innocente. Elle réentendait les cris de sa mère. Cette femme avait certainement de bonnes raisons de craindre le pire. Le pire était là, tapi contre les mousses des troncs. Il l'attendait, elle Dany. Il allait s'accrocher à elle, c'était évident. Elle se leva, fit quelques pas et se mit à hurler.

— Reto ! Reto ! Reviens ! Papa a eu un accident ! Un accident ! Reviens ! Il est mort !

Dany revoyait le visage paniqué de son père ; les contractions douloureuses des lèvres de sa mère à l'hypothèse de la disparition de leur fils. Si Reto était en train de l'écouter, il ne manquerait pas de réagir lui aussi, de la même façon que père et mère. Il reviendrait, sortirait de sa cachette pour exprimer à son tour, dans le même égarement, les effets de la disparition de son père. - Quand on est mort, on est si important... -

Entre les branches, il apparut. Reto douleur. Reto la peur. Reto, qui avait soudainement des yeux si profonds qu'ils semblaient forer son visage d'enfant, des trous noirs galactiques dans lequel tout s'enfonçait et s'enlisait. Là-bas, vers un autre univers qui l'affolait lui-même. Un monde où il n'y avait ni équilibre, ni appuis. Reto l'avait crue. Bien entendu... Après tout, un tel appât ne pouvait pas avoir été inventé pour le sortir du bois. C'était inimaginable. Et pourtant, elle l'avait bel et bien eu cette idée qui était en train de le broyer. Elle n'avait jamais vu tant d'effroi. Même l'inquiétude folle de ses parents ne ressemblait en rien à ce qui se peignait à l'instant sur le visage de son frère. Car les vieilles personnes avaient encore les ressources de l'espoir, de la raison pour les maintenir à flot. Pas Reto, pas cet enfant qui rejetait la douleur le plus loin possible de lui, qui la fuyait avec force.

Il eut un mouvement vers Dany. Un geste, un élan presque, pour se tenir tout contre elle, pour qu'ensemble, ils affrontent l'horreur. Il tendit vers elle ses petits bras comme pour l'entourer définitivement, l'emballer de sa tendresse. Dany comprit aussitôt et instinctivement qu'il était impératif de ne pas se laisser enlever. Impérieux d'avouer tout de suite sa duperie. Car s'il pouvait encore lui pardonner maintenant, après ce ne serait plus possible.

— Mais non. Ils te cherchent..."

Ce fut tout. Définitivement tout. Reto eut comme une contraction du visage. Il pinça ses lèvres et serra ses joues. Puis se mit à courir loin d'elle, vers la maison, la laissant à sa honte et à cette crainte qui hantait les lieux sous la forme d'un malade, d'un fou, de l'homme du Minelpie. Le vent se mit à faire craquer les branches. Il avait ce bruit de balai sur l'asphalte et qui dure longtemps, comme si chaque cime était une des verges de cette brosse frottant le ciel sans cesse. Elle sentit cet air qui tournait tout là-haut et qui donnait l'impression à ras de terre qu'on allait devenir léger et partir bientôt. Et elle attendit son envol longtemps, les yeux clos, apeurée, dans la posture de l'ange, à mi-chemin entre la mort et la vie.

Le vent. Pourtant quand tout cesse, on est encore là, avec le sentiment qu'on nous a oubliés, qu'on nous a abandonnés sur notre île. Et qu'entre la lourdeur de nos corps et cette légèreté aérienne, il n'y a qu'un espace de tricheries et de mensonges dont nos espérances ont du mal à se remettre.

Au fond, cela se passa ainsi. Reto pouvait tenir son rôle de bourreau longtemps encore mais que la vie lui offrit soudainement celui de victime et il en fut complètement estomaqué. Dany de même. Elle se complaisait dans sa position de souffre-douleur et puis l'occasion s'étant offerte de changer son fusil d'épaule, la voilà aiguissant ses tortures et chauffant les fers !

Oui, on aimait Reto. Dany venait de le comprendre. L'expérience de ce qu'aurait produit la mort du gamin dans l'univers familial l'avait fait trembler. Elle saisissait parfaitement l'épaisseur de l'amour qu'il méritait. C'était peut-être aussi la découverte de la minceur de ce qu'elle représentait. Sans raison bien sûr mais concevable après tout dans ce monde où tout semblait tenir dans les

dualités, les contraires, le bien et le mal. Mort, vous étiez quelqu'un d'indispensable ; mort, vous étiez unique ; mort, vous viviez vos meilleurs instants.

Elle venait de comprendre la souffrance muette que peut procurer le mot. Le terme qui donne le supplice, qui assassine, qui tue. On pouvait donc faire souffrir atrocement au seul usage du vocabulaire.

Et le vent scella ce moment dans leurs archives. Il les marqua en cet instant et pour toujours d'un réflexe persistant. À la Pavlov... Pour lui, dans les persiflages ou le venin cinglant de ses paroles quand ses formules allaient souffleter ses interlocuteurs. Pour elle, ce sentiment que les arbres ne seraient jamais si beaux que déshabillés de leurs feuilles à grands coups de blizzard.

Quand elle ouvrit les yeux, elle était seule. L'homme du Minelpie avait disparu. Elle courut d'une respiration vers la maison.

J'avais lu le troisième petit cahier et ça n'allait pas du tout. J'avais accumulé rage et agacement et je fermentais. C'était rare chez moi, ce sentiment, mais je mesurais bien maintenant que j'avais vraiment aimé cette fille, qu'elle avait une place dans ma vie et que ce n'était pas ce qui aurait dû être entre nous si... Je ne savais expliquer ce qui se passait en moi. Je me sentais aussi victime, une victime de deuxième zone, une victime de second rang comme dans les faillites. Personne ne songe à les rembourser. Elles ont été volées mais qu'importe après tout. Il y a bien deux sortes de lésés et moi je faisais partie des grands trous du cul auxquels aucune loi n'a envie de rendre justice.

Ce qui me navrait le plus, c'est que je pressentais à l'épaisseur des feuillets de Spooky que ça n'irait pas forcément vers du meilleur. Je me mettais à entretenir doucement mais sûrement une haine qui n'était pas à moi, pas de moi. Si fausse puisque c'était, peut-être, celle qu'avait eu Dany et qu'elle avait retournée contre elle, mais qu'en aucun cas, elle n'avait de sens en moi. J'avais oublié cet amour depuis déjà longtemps mais il ressurgissait de mon âme, sous cette forme absolue et horrible, l'agressivité.

Alors je me mis à chercher Reto. Il devait bien être quelque part.

Chapitre 4

Bon Dieu, que j'avais été naïf ! Combien j'avais été sot de ce sentiment de supériorité qui m'avait habité à ce moment-là quand je croyais devoir venger Dany et combien j'avais dû être prévisible ! Combien j'avais dû être lumineux, transparent pour Spooky, et comme il avait su me mettre en marche !

J'avais ingurgité la haine de Reto, celle de Dany et c'était ce que Spooky voulait et cherchait. Depuis le début.

Je n'avais pas idée des liens qui avaient uni Dany à Spooky. Pour moi, je me satisfaisais parfaitement et ingénument de croire en des rapports médecin-patient (je n'avais pas mis cela en doute un seul instant). Je suis d'autant plus blâmable que, personnellement et habituellement, je ne cesse de mettre entre guillemets la capacité des autres à aider qui que ce soit. D'autant moins les psys qui se font payer pour ça. Mais j'y reviendrai. J'avais donc envie de voir Reto, de lui balancer la vérité en face et en public, de l'humilier en quelque sorte. J'entrepris alors de suivre pas à pas mon bonhomme pour mieux saisir l'occasion ou encore le moyen de faire ce que je pensais utile et nécessaire.

Reto habitait un quartier que je trouvais personnellement dégueulasse. On s'y côtoyait comme en famille mais là, ils étaient des centaines à nous chanter *Si tous les gars du monde...* en se tenant les coudes. C'était absurde, cette humanité urbaine. Moi je n'aimais que l'anonymat. Reto logeait là, entre deux avocats et trois ouvriers fonctionnaires. Je choisis de faire du café du coin mon bureau provisoire, du moins tant que j'avais besoin d'en savoir plus sur lui.

J'appris une première chose. Mon ennemi était volage. Le terme est-il encore approprié alors qu'il avait des liaisons comme certains ont des boutons d'acné. Normalement, cela ne me faisait rien, ni chaud ni froid, de savoir que d'autres avaient à boire quand j'avais soif, mais venant de lui, je trouvais cette attitude odieuse.

Tout le monde le connaissait, lui et sa réputation d'homme à femmes. Mais une ou deux fois, on m'en parla de manière relativement élogieuse. Je ne pouvais comprendre cette différence. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille mais bien souvent on n'entend que ce qui nous convient, il faut bien le dire.

Au Café de la Poste, j'étais au bar ce soir-là et je voulais à nouveau piocher le cas Reto. Le bonhomme ne mettait jamais les pieds dans l'auberge de son quartier, ce qui présentait l'avantage de ne pas risquer de l'y rencontrer et l'inconvénient de n'avoir au fond jamais d'informations que de seconde, voire de troisième main.

J'étais un mauvais journaliste. Mon point faible, c'était surtout le manque d'intérêt que j'avais finalement pour les événements, les gens, tout ce qui fait la manne du scribe. Pourtant, un aspect de ma profession qui retenait toute mon attention, c'était le contrôle de mes sources. Ça, je n'oubliais jamais de vérifier, de tester, de contre tester tout ce qui m'était donné d'avoir à traiter. Reto n'échapperait pas à mon système. Je devais commencer par trouver quelqu'un capable de me parler de lui, d'en dire toutes sortes de choses, de dégoiser librement comme si nous étions entre copains et qu'on jetait un sort à un vieux pote à nous.

La table près de la porte était celle d'un habitué, je l'aurais juré. Un type d'une cinquantaine d'années et qui lisait ici son journal, y faisait ses paris avant de

rejoindre plus tard sa femme et ses possibles mômes. Le bougre avait l'air plutôt sympathique et ouvert. Je me lançai.

— Je peux m'asseoir ?

Il me regarda. Visiblement, il n'avait rien contre, même si son journal était important et bien plus que moi qui l'avais en partie rédigé.

— Je prendrais bien un coup de blanc mais seul, ce n'est pas vraiment agréable.

Vous m'accompagneriez ? tentai-je.

L'autre avait une méfiance légitime. Dans ce pays, un verre offert, c'est presque déjà une demande ou une affaire. Je me décidai à mentir.

— Je suis journaliste. J'ai un rendez-vous et ce n'est que dans une demi-heure. Je dois interroger un certain Reto... - là je fis semblant de chercher son nom de famille dans ma poche pour l'inciter à emmoder derrière moi-.

— Reto, mon voisin ? Je pense que c'est lui vu qu'avec un nom pareil, il ne doit pas y en avoir des tonnes au kilomètre...

La chance était avec moi. Le voisin.

— Tiens donc, comme le monde est petit, fis-je très à l'aise.

— En effet, pour un peu on pourrait croire que vous m'avez repéré et que ce n'est pas pour rien que vous m'offrez l'apéro... fit-il soudain très méfiant. C'est à quel propos ?

— Non, ne vous méprenez pas. C'est le hasard qui m'a fait m'asseoir à vos côtés.

Il bougonna. Je me tus longtemps espérant que la curiosité de mon vis-à-vis finirait par l'emporter sur ses scrupules d'honnête citoyen qui ne se mêle jamais de la vie des autres.

— Alors Reto vous intéresse ? Qu'est-ce qu'il a fait qui lui vaut cet honneur ?

Je n'entrai pas tout de suite dans son jeu. Mieux valait lui faire croire vraiment en mon honnêteté et en ma discrétion.

— Je ne suis pas encore autorisé à en parler. Certaines affaires ont tout intérêt à garder une part de mystère pour que nous conservions notre lectorat. Vous me comprenez... lui laissai-je entendre comme si nous partagions lui et moi désormais un secret de presse et un état d'esprit scrupuleux.

Il approuva, impressionné par mon sens du devoir.

— Vous le connaissez bien ?

Il ne savait sur quel pied danser. En effet, si Reto faisait les honneurs du quotidien pour un motif hautement louable, il gagnait tout à bien le connaître. Mais à situation inverse, il vaudrait mieux qu'il ne le fréquentât pas. Je pris le parti de glisser alors une remarque suggestive afin de l'aider à se décider.

— C'est rare par chez nous, des gens qui acquièrent cette notoriété...

— Et puis il est resté modeste, ajouta aussitôt mon interlocuteur.

— C'est intéressant ce que vous me dites-là...

Il était amorcé. Y avait plus qu'à le laisser vider son écheveau.

— Quand il veut quelque chose, il faut bien dire qu'il y met du sien.

— Si bien sûr... Mais il ne s'embarrasse non plus pas de tant de ces scrupules, non ?

— Je suis bien obligé d'en convenir puisque vous venez sur le sujet.

— Vous savez ce qui serait bien dans mon article, ce serait de sortir deux ou trois traits de son caractère et puis aussi peut-être quelque chose sur sa vie privée... Vous savez que j'ignore même si cet homme est marié ! Embarrassant non quand on vient faire un portrait...

— Alors les femmes, c'est pas un sujet que j'aborderais avec lui, ça !

— Ah bon...

— Ben, disons que c'est le style qui est toujours au bord de l'indigestion. Il a le goût de plus rien tant il a eu à manger. Comprenez ?

— Tant que ça ?

— Et plus encore si c'est possible !

— Mais j'ai entendu dire qu'il avait une amie plus intime, ce ne serait pas vrai ?

— Ecoutez, franchement, Reto, c'est un homme à femmes mais il n'en aime aucune. Il préfère les tocadés, les multipistes et la fonction eject. Y a que sa famille qu'il aime un peu.

— Vous connaissez sa famille...

— Non, mais je sais qu'il en a.

Dany ne m'avait jamais parlé de quoi que ce soit sur le sujet ni de quiconque de sa famille. J'apprenais son existence et j'eus envie soudainement de la connaître. Je fis semblant de fouiller dans mes papiers.

— On m'a parlé d'une femme dans ses alentours, une sœur je crois.

— Ah non ! Ce n'est pas sa sœur. Tout au moins pas pour ce que j'en sais !

— Pas sa sœur ?

— Ces choses, cela se voit. Ça ne s'embrasse pas comme des frangins, je vous assure. Ou alors si c'était le cas, je préfère ne plus rien en dire parce qu'un type qui fricoterait avec sa sœur, ça la foutrait mal de l'avoir comme ami, je vous assure !

— Je n'y comprends rien.

L'idée de comparer les noms me vint à ce moment-là. Cependant, j'admets que j'aurais dû approfondir... Reto était un Rolle, Dany une Lavey. Mais elle avait été mariée, peu de temps, et il y avait déjà une vingtaine d'années. Ainsi Reto

poussait la saloperie jusque-là. Consternant et odieux. Je n'y comprenais franchement plus rien. Le cahier de Spooky ne laissait rien entrevoir de semblable mais il est vrai que j'avais quitté son récit alors que ma Dany n'était qu'une petite fille. Je sentis mon estomac me faire mal. Cela me perçait affreusement le thorax. Mon ulcère se réveillait. La pression de Reto, du moins ce que j'en imaginais, sur cette fille me forait le bide. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je comprenais soudainement mieux le suicide, terrible délivrance, que s'était choisie Dany.

J'ai toujours été veule. Au fond, je me demandais déjà, quand je turbinais autour de Dany comme une hélice au cul d'un bateau pour qu'elle m'emmène au septième ciel, je me demandais déjà ce qui ne tournait pas rond chez elle. Facile de comprendre maintenant ! Quel lâche avais-je été, moi qui ne pensais alors qu'à mon plaisir, qu'à mon petit bonheur sans me soucier de donner quoi que ce soit. Béatement, je lui souriais, faisais mes jeux de mots, mes jeux de séduction idiots, ma roue de paon cultivé et prétentieux. Mais Dany n'avait pas ce qu'elle attendait, n'obtenait aucune écoute de moi, rien qui lui redonne un peu l'espoir que sa vie trouve un sens bientôt. Il y avait bien des chances que mes désengagements successifs avaient permis sa mort, l'avaient poussé peut-être jusque-là. Et Spooky avait décidé de me faire payer en me confrontant et à la misère de Dany et à la nécessité d'agir et de la venger.

Je me tins ce soir-là dans l'entrée en enfoncement d'un immeuble. Je restai là des heures à regarder vers le ciel, le dernier étage de l'immeuble de Reto. Jusqu'à ce qu'il descende, jusqu'à ce qu'il me passe sous le nez avec son air de boutefas et que je le suive dans ses pérégrinations nocturnes.

On aurait dit qu'il faisait campagne électorale, serrait des pognes, bataillait dans chaque troquet avec le petit peuple et devisait avec les notables. Je me tenais à longue distance et tandis que je le suivais, à quelques encablures, l'homme au chapeau de pluie me filait, moi, secrètement.

Le plus improbable...

...était de mener à bien une telle entreprise. Il s'était trouvé déjà plusieurs conditions hautement improbables mises en place par le hasard, le destin ou les deux pour que cela fonctionnât parfaitement. Combien crevèrent de ce genre d'assassinat, combien sont-elles encore ces âmes sans fonds, sans fin, qui vécurent les mêmes choses ? Si le regard se porte assez loin sur la courbe du globe, on sait bien qu'ils forment une muraille, ces enfants qui périssent, tous ceux qui perdent d'un seul coup leur part de rêve. Mais de quoi ils ont souffert, on ne peut que l'imaginer.

Le mode opératoire venait donc de prendre vie. Embryonnaire encore, cellulaire. D'un côté, celui qui tenait enfin l'idée adéquate et en face, comme lors du miracle de la naissance, ce qu'il fallait pour que ça puisse grandir, se développer : Dany voulait bien subir ; Reto voulait bien agir. Et de plus finalement pour la même raison, dans le même but stupide et sans fraternité aucune. Le plus improbable dans l'aventure fut que le hasard leur proposa simultanément cette expérience et qu'ils en saisirent ensemble la formidable énergie malsaine.

Dany se mit donc en devoir d'aider le mauvais sort. Il fallait encourager celui qui cherchait et tâtonnait. D'abord le rire, une arme autrement plus redoutable que le feu, l'orage, la sécheresse, les sauterelles ou autres plaies de la terre. Le

rire se fiche de tout et du malheur. Dany le sélectionna car elle savait, depuis cet après-midi au soleil qui avait entendu la colère de Reto exploser, combien son rire pouvait aiguïser l'imagination de son adversaire. Ce rire devait le pousser à ses extrémités.

Ce n'était pas ce que Reto voulait. Ce qui l'avait si fortement atteint lui, ne semblait pas la toucher, cette petite garce qui osait s'amuser de ses échauffements. Il entendait cette cascade protectrice qui jaillissait de ce gosier, qui bêlait, chevrotait tant et plus qu'on aurait dit qu'elle se nourrissait d'elle-même. Dany semblait prendre plaisir à ses outrages, lui faisait l'affront d'en glousser. Il savait pourtant intimement que cela aurait dû à chaque fois la blesser, la meurtrir. Mais cette barrière vibrante qu'elle mettait entre eux, le renvoyait à sa propre douleur, le martyrisait, lui. Il profitait un maximum de l'effet boomerang, de l'effet de balle vissée que ce mur sonore lui renvoyait. Et chaque mot jeté à l'encontre de la gamine, lui revenait engrossé d'une vitesse vertigineuse pour mieux l'agresser en bout de course. La colère de l'enfant vivait en autarcie, s'engraissait d'elle-même. L'intuition leur proposait de formidables outils dont ils n'avaient pas lu le mode d'emploi mais qu'ils savaient parfaitement utiliser. Déjà.

Le chagrin vint tout de même et c'est bien ce qu'il fallait. En priorité pour Dany qui devait présenter des failles sous peine de ne point atteindre le projet qu'elle s'était secrètement promis, soit de mourir pour être aimée. L'enfant, à force de cultiver le rire pour l'agacement de son frère, à force de le nourrir, avait largement contribué à se cuirasser. Elle riait et tant qu'il en était ainsi, elle était quasiment inaccessible. L'expérience prochaine allait lui offrir des nouvelles perspectives. Elle considérait Reto comme son unique ennemi et ne

tenait personne d'autre comme susceptible de la rejeter. Elle ne pouvait accepter tout ceci que dans la mesure où il n'y avait qu'un seul adversaire et point d'autres. Mais multipliez les Reto, agrandissez le camp des rivaux et quelque chose se met à vaciller dangereusement sur ses bases. L'intérêt de cette guerre était purement interne, familial. Exclusivement réservée et circonscrite à cette sphère magique dont on ne cherche jamais à sortir tout à fait tant elle exerce un attrait de cocon chaleureux. Dany franchit le cercle un jour d'école. C'était prévisible. Ouvrez les portes du monde et l'éventail des représentants des différentes espèces s'élargit considérablement. Il y a soudain toutes sortes de chevaux, de goretts, d'oiseaux. Des fleurs à profusion, des épices, des odeurs. Et des humains aussi... Mais dans ce domaine, il faut bien le dire, les variétés sont moins impressionnantes. On peut trouver des cheveux de mille nuances, des sourires plus ou moins parfaits, de petites ou grandes mains mais combien de caractères... Sur ce sujet, il existe finalement peu de catégories et il serait aisé de les classer. D'ailleurs, pour certains, il n'y en aurait pas plus que de mois dans l'année. Pour d'autres il faudrait tenir compte d'influences lunaires pour départager les humains. Certains parleront de caractères sanguins ou non... Qu'importe après tout, la seule chose sérieuse étant de savoir qu'il y a de fortes chances de se retrouver en compagnie de quelqu'un de pratiquement identique à soi-même, quels que soient les hommes que l'on pourrait fréquenter.

Dany allait se retrouver face à cette réalité. À l'intérieur de cette école de gamines qui allaient journallement se côtoyer, il ne pouvait manquer que certaines ressemblaient à Reto. Et d'autres à elle-même. Le problème allait prendre des dimensions imprévues et non-maîtrisables. Le malheur fut probablement que la

minorité des clones de Reto tenait le crachoir. Les autres filles se vouaient au plus grand silence et tâchaient assurément de se fondre dans l'ambiance générale, ne désirant surtout pas sortir de cette indifférence globale qui les laissait en paix. Quand il leur fallait prendre position, leur choix se faisait automatiquement dans la perspective de créer des liens avec celles qui osaient. Être, ne serait-ce qu'un instant, dans le camp des verbeuses, des petites cheftaines, des princesses, c'était une possibilité rarement offerte mais qui valait son pesant de bonheur. Elles devenaient, l'espace de leur passage dans le cercle magique, l'amie, l'intime de celles qui décidaient. Rien n'aurait pu alors les empêcher de faire ce choix. Quel plaisir de rejoindre le bon camp !

Une hésitation, à peine perceptible, propulsa Dany dans son cantonnement. C'en était fait de toute autre sélection. Se serait-elle imposée alors et tout aurait été probablement différent. La fragilité, les incertitudes n'étaient pas compatibles avec les instincts de la caste dominante. L'arrivée de Dany renvoyait ses coreligionnaires à leur propre image, détestée ou détestable. On la confina dans la compagnie d'une fille immense dont le retard intellectuel n'avait d'égal que sa propension à redire sans cesse les mêmes choses.

Ce moment ne ressemblait à rien ; il était si ordinaire, si petit, si faible qu'il ne pouvait marquer personne. Et pourtant, il était là et les courtes minutes qu'allait durer cette confrontation entre Dany et ses premiers "autres", marquaient le début de toute une suite musicale. Comme une mélodie interpelle et crée ses variations. Elle resterait cette fillette apeurée qui cherche stupidement et désespérément une réponse. Même lorsqu'elle croira avoir effacé ce sentiment, elle s'apercevra que cette rencontre originelle est toujours celle à laquelle on se réfère quand on côtoie quelqu'un. De sa mère, elle ne reçut en guise de

consolation qu'une remarque sur sa propension à faire des histoires. Elle avait été pourtant "morte", comme son frère quand il avait disparu et c'était donc ce qu'elle, Dany, obtenait en guise de dédommagement ? La confiance, et le rire aussi, se mirent doucement en berne. Sa "mort" ne développait pas du tout les réactions qu'elle pensait obtenir. Il n'y avait rien de ce qu'elle avait imaginé. Pas de baisers en supplément, pas de réchauffement du cœur, pas même de crédit offert à sa souffrance.

Dire que le mot peut faire vivre, -de même dire qu'il peut tuer- est insignifiant. Toutes ces paroles qui définissent et redéfinissent sans cesse l'autre. Tous ces mots qui le déguisent, le masquent, lui donnent à jouer tant de rôles, Reto allait les exploiter. Meticuleusement, précisément, systématiquement. Avec une incroyable obstination. On accepterait d'imaginer une guérilla, des coups de gueule terroristes, des raids lancés sporadiquement et qui laisseraient leur dose de blessures. Oui. Probablement que cela commença de cette façon d'ailleurs : des incursions en territoire ennemi bien avant de se lancer dans des opérations d'envergure ou dans l'invasion du pays rival.

Ces poussées de fièvre ne laissaient pas de cicatrices assez fortes. Elles ne donnaient pas le sentiment de la maladie qui ronge, qui habite. Ce n'était que céphalées nerveuses, rages de dents, légers refroidissements... En tout cas pas le signe d'une affection grave. Malaxer, triturer, malmener l'autre dans des mots pouvait, peut-être bien, provoquer douleurs et agacements. Mais qu'était-ce que cela si finalement on résistait, si finalement on donnait à contrario de multiples raisons de rentrer en opposition et de renforcer son système de défense. Ces brèves altercations, Dany ne les prenait pas au sérieux. Cela sentait le bébé jaloux, l'enfant criseur et non la haine.

L'esprit vigoureux possède des poches entières de résistance. À l'abri dans ce cerveau mystérieux, les forces se régènèrent, les plaies se cicatrisent, les infections guérissent et disparaissent. Mais le corps, qu'en est-il de cette chair, qu'en est-il de sa faiblesse... ? On peut comprendre combien il est facile, aisé de marquer physiquement l'autre, combien un coup peut faire souffrir longtemps, combien les bleus mettent du temps à virer au vert ou au jaune... Frapper dans le corps pour briser l'esprit.

Le plus improbable, c'est que la pensée soit allée jusque là-bas. Improbable stratégie qui aurait voulu soumettre le corps pour mieux détruire son âme. Quelque chose de tout cela a-t-il pu s'édifier dans le cerveau du garçon ?

Dans la chambre de Reto, le corps nu de Dany se met à tourner. Il déploie ses énigmes. Il danse timide et s'humilie sans comprendre encore que c'est son intimité qui s'évapore et que cette essence-là, volatile et secrète ne se reconstruira pas. Seule la perception fugace de la naissance d'une impression inconnue qui la poursuivra toujours, une sorte de honte. Le dégoût et la privation de son propre regard sur elle-même. Là, en quelques minutes, sous le rire, la gêne et l'extrême excitation d'accéder à ce qui est interdit et grave, se dévoile une part de la vie qu'aucun enfant n'est en mesure d'expérimenter sans dégât. Pourtant, ceux-ci sont si nombreux. Et alors que le corps se montre, contraint, c'est l'âme qui perd tout à coup sa limite, la bordure de sang et d'eau qui l'endigue, la retient au coin du monde. Sans fonds, elle pourrait bien flotter désormais comme un astéroïde dans le néant de l'univers. Le jardin d'Eden s'était refermé. Elle avait reconnu sa propre laideur, la honte de ce corps, qu'elle ne pourrait glisser, elle, sous un tapis, qu'elle devrait toujours entretenir, nourrir et promener partout avec elle.

Elle bloqua très vite cette brèche, l'expérience abusive. Et ce rejet de Dany allait tout compromettre. Refus insupportable, remise en place inqualifiable.

Face au dégoût que cette expérience avait soulevé chez elle, Reto ne pouvait que réagir avec violence. Dany devenait alors le témoin d'une vilénie. Il ne pourrait jamais faire semblant que cela n'avait jamais été. L'idée de la tuer y devint plus pressante encore, plus primordiale, plus vitale. Elle détenait un secret qui menaçait lourdement le futur de Reto. Il avait vu alors comment pour la première fois la fillette avait paru accablée, comment ses yeux s'étaient remplis de larmes. Il ne s'agissait pas que de mots dont il fallait user. Il ne s'agissait pas que de cris dont il fallait la couvrir. Il fallait choisir ce qui devait se dire. Décider ce qui allait faire mal et il était évident qu'il s'était trompé lourdement jusqu'à présent dans ses choix.

Reto calqua ses façons sur cet instant : la dénégation permanente. Refuser les mots de l'autre, réfuter toujours, servir toujours la balle en revers. Subtile manière d'effacer, d'éradiquer une personnalité... C'était une tournure d'esprit, un procédé encore aléatoire mais qui devait être testé absolument. Le mal débutait son invasion lentement, prodigieusement discrète, indétectable, sans éruption visible, si ce n'étaient ces larmes qui glissaient désormais trop facilement sur ses joues ou encore ces silences pesants qui accompagnaient ses journées et cette manière indécente qu'elle avait d'observer le bonheur des autres, et même leurs malheurs.

La saveur des autres n'était plus pareille.

L'oubli effaça sa conscience. Tout paraissait normal, naturel. Elle ne ressentait pas autre chose que cet agacement, cette nervosité qui l'envahissait à chaque fois qu'elle parlait. Elle ne pouvait rien affirmer sans que cela ne fut repris,

modifié, retravaillé, remodelé. Reto qui devait ressentir le désir d'effacer cette faute d'une manière si pressante et définitive qu'il voyait bien qu'il fallait aussi gommer Dany pour y parvenir. Endoctrinée désormais lentement mais systématiquement, elle ne se perçut bientôt plus.

Chapitre 5

On me suivait. J'en acquis la conviction cette nuit-là. Quelque part sur mon périphérique, l'homme au chapeau de pluie cherchait à me serrer. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Quelle nécessité poussait donc ce type à me filer... Certes moi aussi, je tenais compagnie à Reto en cachette. Mais celui-ci me faisait-il escorter lui-même ? Bordel ! Quelle était donc la logique de tout ce micmac ? Admettons que l'animal m'avait repéré comme un ex de Dany, pensait-il, craignait-il que je me mette à parler, à dilapider les quelques souvenirs que nous avions en commun, sa sœur et moi, devant un parterre de personnalités du coin ? Bien sûr, sachant ce que je savais désormais, je ne doutais pas un instant que cette hypothèse avait de quoi le faire frémir. Mais rien n'était moins certain qu'il ait eu connaissance de ce qu'il y avait eu entre Dany et moi. Pour être franc, ce qu'il n'y avait pas eu surtout. Et même s'il en avait été informé, cela ne justifiait pas que l'on mette à mes trousses un ange sous-marinier... Je me décidai à mettre ce problème-là sur mon agenda.

Le soir suivant, je me postai donc au même endroit que la veille. Cette fois, c'est moi qui chassais le morpion tout en mimant celui qui en rabattait un autre, le grand homme en l'occurrence, si vous me suivez. J'avais l'intention de promener mon compagnon obligatoire, mon ombre, dans toute la ville s'il le fallait, mais je le forcerais à se dévoiler et à s'expliquer. J'avais mon plan et mes outils, une lampe de poche et un bon gros caillou ramassé sur la route pour le cas où l'imbécile aurait envisagé de me causer des ennuis. Je patientai et puis, soudain, Reto déboîta des escaliers et d'un pas rapide et tendu, se dirigea

vers le tunnel de la gare en passant par le Tribble. Après le parking des Barbons, la rue devenait sombre et elle était peu fréquentée. Les bruits d'un bar à proximité achevaient de lui donner un air de quartier chaud. Des langues étrangères, des rires trop pointus, des engueulées à peine contenues. Je sentais derrière moi la présence entêtante de mon espion et je me demandais dans quelle mesure Reto m'avait repéré, moi aussi.

Le vieux fila vers la gare. À ce moment-là, je choisis de redescendre vers la poste et de revenir par les rues piétonnes. Advienne que pourra. Ou bien c'était moi l'objet de tant d'attention ou alors c'était Reto.

Je compris très vite que j'étais le lièvre de la course. Le jeune homme me suivait. Certes, sa filature était tout à fait convenable, du moins le croyait-il. Mais dès que ce genre de choses vous apparaît, qu'importe alors le déguisement, rien ne peut plus passer parfaitement inaperçu. Vous avez compris le code et il n'y a plus de message secret qui tienne la route.

L'homme au chapeau était à une trentaine de mètres derrière moi. Je m'engouffrai dans la Rue St-Marcel. Il prit le trottoir d'en face. Plus loin, je fis les cassis et les crevasses de la Rue Lacordaire et de la Ruelle des Boisseliers mais le silence me surprit. Il n'était plus là. Je me crus stupide et pourtant je respirais mieux. Si l'idée d'une filature avait eu quelque chose de drôle, la réalité me causait plus de peur que je ne l'aurais imaginé. Une sorte d'angoisse de ce qui pourrait advenir et que l'on ne voit pas, ce frisson que l'on ressent par derrière, comme une menace de coup bas, d'agression lâche. Car c'est bien là qu'elle se tient la peur, dans ce dos que l'on collera contre le mur pour se protéger, pour se sauver.

Et puis, place Martin-Dunant, j'entrevis à nouveau sa silhouette, adossée contre le muret du kiosque à musique. Il avait foncé, pris les devants et se tenait à l'estuaire de toutes mes destinations possibles.

Je me mis à repenser à Dany. C'était peut-être bien le seul moyen que j'avais de me donner du courage. Maudite bonne femme qui n'avait jamais eu que des influences négatives sur moi, Dany ma drogue, ma ligne de coke, mon antidépresseur... Avec tout ce que cela comportait d'emmerdes et d'automutilations. C'était toujours comme ça : elle m'obligeait à des comportements qu'au fond, je n'aurais jamais eus sans elle. Même à avoir du courage.

J'en avais boutiqué des combines pour gagner son estime, pour qu'elle me regarde malgré ma laideur, qu'elle me sourie malgré mes tristes mines, mes compagnons d'infortune, ma misère de décadent. J'avais même parfois des élans lyriques et j'écrivais alors un poème sublime qui devait, sans aucun doute permis, me la conquérir totalement. Dany que j'avais connue si gaie, l'innocence incarnée et qui à en croire l'habitué du Café de la Poste se prêtait à de drôles de jeux avec un frère pervers, ruminait des plans de suicide, manquait d'air presque chaque jour et sans que je le sache.

Dès notre première rencontre, je fus entièrement à sa botte. Enfin, c'est comme ça que je m'en souviens et ce n'est, peut-être bien, pas tout à fait exact. Je ne sais plus. Mais l'amour que je conçus pour elle, il me tomba dessus par une nuit presque semblable à celle-ci. Il y avait une lune éblouissante et encore un brouillard léger mais qui n'arrivait pas à s'élever plus haut que nos souliers. Nous marchions dans cette ouate sucrée par un froid limpide. C'était comme s'il n'existait plus que le ciel, comme si le sol s'était éclipsé et que nous étions tous

devenus des anges par amour de la nuit et de la beauté. Dany, c'était cette nuit-là. Je me souvenais de toutes les fois, les rares fois où elle m'avait donné quelque chose, un sourire, des mots, un baiser sage entre deux portes et comment j'avais fait prospérer ce capital en le plaçant dans mes rêves. Dany qui était morte sans moi, parce qu'à un moment j'avais retiré mes billes, qu'un jour comme ça, pour rien, j'avais cessé d'y croire et cesser par la même occasion de lui donner de l'espoir.

Je me dirigeai vers le type, ma lampe dans une main pour bien fixer son visage, et dans l'autre mon caillou fermement serré. J'étais décidé et je partais à l'attaque. Le chapeau de pluie avait dû penser que je ne l'avais pas repéré. Il avait tourné le long du mur dans l'intention de me reprendre un peu plus loin, quand j'aurais entamé ma descente dans les vieux quartiers. Mais moi, j'allais vers lui et je réussis mon coup. Il sursauta en me voyant à deux pas de son visage. Mon faisceau lumineux creusait ses traits et le vieillissait légèrement. Pourtant, il restait jeune, à peine vingt ans.

— Que faites-vous ? lui demandai-je sèchement.

— Comment ?

— Pourquoi me suivez-vous et que me voulez-vous ? Qui vous a demandé de me suivre ?

Le jeune homme ricana. Il s'extirpa sans peine de mon étreinte. D'un coup d'épaule.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Pourquoi croyez-vous que je vous suive ?

— Ne me prenez pas pour un imbécile, je vous ai localisé sans problème.

— Je ne me cache pas au cas où vous penseriez que vous êtes très malin.

— Je veux une explication.

Il recula alors, secoua ses bras pour faire retomber ses manches.

— Payez et vous n'aurez pas d'ennuis !

Il me planta là.

J'avais soudain très froid Il était loin. Par la Rue des Ardents. Mais j'avais compris.

La passion du jeu m'était venue, par désœuvrement d'abord. Je fréquentais des gens qui avaient ce vice. Jamais bien sûr, ils ne me parlaient de ce qu'ils vivaient d'une autre façon qu'en termes exaltés et passionnés. Ils gagnaient gros, souvent à les en croire. Et puis un jour, j'ai eu besoin de fric, j'ai joué et j'ai gagné. Ensuite, c'est devenu une recherche perpétuelle de cette sensation inestimable de voir sa vie changer en une fraction de secondes. J'ai fait les courses, le tiercé, et tout le toutim. Puis les casinos, les salles de jeux. J'ai toujours réussi à me maintenir à flots malgré des sueurs froides durant parfois des semaines. Je vivais dans un ascenseur, sans cesse ballotté d'un état de déprime à un autre de folie joyeuse.

Et puis, je me mis au poker. La première fois, je crois bien que c'était avec Spooky d'ailleurs. Une salle de café, une partie qui s'organise, moi qui avais un peu de thunes pour une fois et un joueur absent. C'est comme ça que je suis rentré dans ce cercle et qu'aujourd'hui encore, on me tient. Je sais ce que vous pensez. Le poker, un truc de films américains. Pour qui se prend-il, et qu'est-ce qu'il nous joue, là ?

Non. Le poker, c'est pire qu'au cinéma. Les vaincus ne s'en remettent jamais. Ils doivent payer et parfois leurs dettes sont si énormes qu'ils perdent encore les biens de ceux qui les aiment et qui s'occupent d'eux. Les menaces, les

corrections, les expéditions punitives... Tout ça existe et c'est pire qu'au cinoche parce que les truands puent vraiment, vous crachent vraiment à la gueule, que la lame des couteaux tranche très facilement la viande et que le sang fait de vraies taches.

C'était donc pour ça qu'on me suivait. Je compris très vite que ma dernière dette n'était pas passée entre les gouttes. Quand je vous disais que j'avais des problèmes d'argent... Vous comprenez maintenant pourquoi, alors que je me rendais pour la première fois chez Spooky, j'espérais tant qu'il s'agirait d'un héritage. Je devais presque quarante mille francs, une fortune pour moi, plus de six mois de salaire. Je n'avais aucun espoir de les gagner honnêtement. Mais je savais aussi que je risquais de perdre encore plus si je me mettais à nouveau derrière un jeu de cartes.

Jouer, c'était bien tout ce que je n'avais jamais imaginé pour moi quand je me projetais dans mon futur. Mais en quelque sorte, je les ai toutes faites. Les conneries je veux dire... Je transpirais, j'avais des palpitations, je me sentais dans un état d'excitation telle... Quand le jeu s'abattait sur la table, que mes bluffs avaient marché, quand je voyais ma fortune, ma chance concrétisée sous mes yeux... C'était comme si la vie me disait alors clairement ce que je valais et qu'elle me chérissait. Et puis quand tout finissait par s'écrouler et que je devenais alors le minable, le moins que rien, un gogo... Je pensais que tout le monde me détestait et me jugeait. Malade. Je n'étais plus que ça.

Maintenant quand j'y songe, je vois bien combien toute ma vie était dépendance et invasions multiples et virales. Oui, les cartes, les bandits manchots... Mais pourquoi le nier, Dany c'était pareil. Je misais sur elle à chacun des carrefours de ma vie. Je cherchais sans cesse à toucher le gros lot

qu'elle représentait et dans les mille et une cases que j'avais recouvertes à ce loto-là, pas une seule ne m'avait rapporté un prix ne serait-ce que de consolation.

Le gamin avait pris une bonne longueur d'avance. Je le voyais bifurquant déjà et près de disparaître. Je criai :

— Ho ! Attendez-moi !

Je courus, courus. Il n'avait plus qu'une dizaine de pas d'avance.

— Ça ne m'explique pas pourquoi vous deviez me suivre...

Il s'arrêta.

— Je suis chargé de savoir si vous contractez de nouvelles dettes.

— Je ne joue plus.

— Il le faudra bien. Vous pensez régler votre compte comment ?

— Je n'en sais rien. Mais c'est certain que je ne brasserai plus les cartes pour des gens de votre espèce, fis-je en crachant par terre.

— Nous sommes de la même race vous savez.

— Vous plaisantez !

— Oui. C'est vrai que moi, mon compte en banque est plein. Et le vôtre, pas trop dur de le voir vide ? Faites un effort rapidement car nous perdons gentiment patience... claqua -t-il du bec.

— Je ne vous ai jamais rencontré dans ce milieu. Qui êtes-vous ?

— Je suis le fils de Spooky.

— Qui ?

— Je suis le fils de Spooky, votre psy. Cela change-t-il quelque chose à votre problème ? ironisa-t-il.

— C'est du propre ! osais-je.

— Allez vite le dire à papa ; possible qu'il vous offre une heure de consultation gratuite.

Le jeune homme souleva son étrange chapeau et me fit un salut révérencieux.

Je me retrouvai à nouveau seul.

À partir de ce moment-là, la présence de S. Junior se fit moins collante mais à chaque fois que j'allais désormais le chercher dans mon paysage, à chaque fois, je l'y trouvais.

Et je n'étais qu'au début de mes emmerdes.

Le plus étonnant...

... dans cette situation, malgré cette guerre lancée comme un jeu et diablement omniprésente au-delà de ses trêves et de ses replis stratégiques, le plus étonnant donc était que le monde restait beau. Comme un ciel amnésique de ses orages.

Ce début de vie était une saison chaude, l'été peut-être ou alors, pour suivre la métaphore admise, un printemps précoce et fiévreux. Une époque délicieuse où il suffisait parfois d'entendre un seul mot inconnu ronfler dans une conversation pour que le reste du temps devienne fou-rire. Ou d'un prénom ridicule pour semer une gaieté inextinguible... Tout et rien était propice à la rigolade ! Probablement parce que c'était nécessaire, utile plus simplement. Le besoin de badiner devait se faire pressant pour ne pas sombrer dans le déséquilibre ou alors pour mieux s'y laisser tomber et entremêler rire et folie, tous les deux ensembles.

Oui. Le monde était intéressant. Quelque chose naissait qui ne se lassait pas de paraître palpitant. Tout ce dont on manque cruellement, ravit. Pour Dany comme pour tout le monde. Elle manquait d'amour, de gestes d'amour. Celui-ci se contente rarement d'aller de soi. Rarement, l'avarice des avances et des preuves s'avère suffisante à combler et à satisfaire. Bêtement, on veut sentir les conséquences de l'amour, en voir les effets ou en palper les résultats. Comme Thomas qui aime avec les mains et les yeux. De ces preuves, il n'y avait rien. Sur ce plan-là, la vie de Dany était une steppe d'herbes rares avec une lente désertification programmée. La vision d'un baiser l'émouvait ; deux mains qui se prenaient ou encore deux épaules enlacées... Les sourires qui parfois illuminaient les visages... L'amour était une soif formidable.

C'est par ce vide et le principe des vases communicants qu'entra l'imaginaire. Ce que l'on ne possède pas peut mille fois s'inventer, se recréer, se rêver et finalement, pourquoi pas, se vivre. Dany se prit à inventer. La puissance de son rêve était phénoménale, une force d'autant plus vive que l'enfant ne se sentait retenue par aucun principe. Elle vivait chaque étape de ses histoires de manière exclusive, chaque émotion étant si fébrilement ressentie qu'elle aurait pu se rendre malade rien qu'en y pensant. Dany se racontait exclusivement des histoires d'amour. Bien qu'elle emberlificotât ses scénarios de féeries ou de sortilèges divers, elle n'y parlait que d'amour. La mort n'avait pas droit au chapitre. Bizarrement. Elle pensait échapper ainsi à l'attraction morbide que le vide exerçait sur elle. Exorciser ses peurs ou espérer ainsi donner moins de chances à ses projets funestes de se réaliser. Elle invoquait des dieux protecteurs, agitait des grigris, des talismans sensés lui éviter le pire, celui qu'elle envisageait dans ses rapports avec Reto. La mort, l'amour. Deux fois

les extrêmes, deux fois les opposés, deux fois les contradictions. Elle usait de la parole, de sa petite pensée de manière logorrhéique, comme poussée par l'angoisse. Comme les enfants qui sifflent dans le noir, comme les adultes qui comblent les silences de mots vains et inutiles tant ils craignent de se confronter à eux-mêmes.

En toute circonstance et partout, il y avait matière à créer de l'amour. Exaltation de la jeunesse. Les espoirs qu'elle mettait dans ses sentiments étaient aussi prioritaires que si l'entier de son destin devait s'en trouver modifié. Exclusifs et intensifs. Elle résonnait de chaque regard un peu trop affectueux, de tel sourire qui l'avait surprise, de tels mots qu'on lui avait dits. Elle ne cessait de les faire à nouveau vibrer en elle jusqu'à ce que, à force d'usage, l'onde se distende et finisse par disparaître à son plus grand dépit. Tout ce qui pouvait lui offrir l'illusion d'accéder à quelque chose de l'amour était aussitôt dépecé, dévoré jusqu'à ce qu'elle y découvrit le secret de la chose.

Le monde alors pouvait encore être beau. Comment en aurait-il été autrement... Il y avait d'un côté la haine ou quelque chose qui s'en rapprochait et de l'autre l'amour qui semblait animer le reste du monde. Il y avait donc une porte de sortie et qui ouvrait vers l'extérieur, vers ce qui n'était pas son cocon. Lui manquait le goût de l'aventure ou l'audace. Elle aurait fait éclater les barrières. Mais elle était sage, patiente. Elle pensait sérieusement que le temps jouait en sa faveur, comme pour tout le monde d'ailleurs. Avec le temps, viendrait l'amour. Forcément.

C'était une saison chaude, celle des passions pures. Mais on ne croit pas aux passions des enfants même si leur cœur est sincère. Cela ne se fait pas. Que de sentiments bradés, jetés au dépotoir parce que trop jeunes, trop enfantins et

qu'on a laissé pourrir sur couche avant floraison. Aimer devenait ridicule. Il fallait taire ses désirs, les protéger. Surtout ne rien en dire. C'est peut-être là que se terre le secret des livres, le secret de ces mots silencieux, de ces mots qui tombent comme des cailloux dans les oubliettes de son propre château-fort. Entendre sans témoin, s'émouvoir et emplir son être des mots des autres, des mots qui deviennent siens, que l'on s'approprie, que l'on vole, que l'on ressasse, mouline, projette sur les murs de sa prison. C'est peut-être sous ce masque de fer obligé que se tient le secret de ceux qui balancent leur parole sur des feuilles, du fond de leur nuit, leur vie de sans-papiers, d'illégaux, de proscrits. Pour certains, plus encore que l'impossibilité de dire l'amour ou la haine de vive voix, c'est tout leur être devenu ridicule, qui doit entrer en aparté. Jusqu'à ce que, poussé par un trop-plein, ils se sentent débordés et forcés à dire en sous-main, à leur tour.

Dany aima donc en silence. Elle ne se tut pas pour autant. Elle avait un côté bécasse qui ne tenait pas forcément en gibecière. Au contraire. Moins elle exprimait de sa personne plus elle comblait ce vide de fantaisies affolantes. Ce qui lui donnait un air délirant moyennement apprécié mais qui faisait un joli effet de leurre et d'illusion. On la laissait extravaguer à loisir, pensant sérieusement qu'on ne pouvait lutter contre un naturel si singulier. Il y en avait même qui dégustaient cette originalité comme du loukoum. Sans en envisager les caries.

On croyait à sa folie ordinaire alors que ce n'était que duperie. Elle donnait la sensation de transparence, d'ectoplasmie, un état de passe-muraille, l'impression qu'on l'oubliait dans un aéroport, sur le quai d'une gare. Dany

n'avait guère le choix. Il lui fallait poursuivre dans cette voie. Car au moins dans celle-ci, elle existait ou semblait exister pour elle-même. Reto perçut le mensonge de ces comportements, les décalages qui se faisaient de plus en plus larges entre la Dany d'avant et celle qui se profilait. Il comprit instinctivement de quel ordre étaient ces vagues de folies qui bouillonnaient régulièrement puis éclataient. Reto était de ceux-ci qui vengent sans en avoir conscience leur ressenti en niant tout sur leur passage. Y a-t-il meilleur ferment à la révolte que la censure, y a-t-il plus résistant que celui que l'on cherche à anesthésier de force ? Partout et toujours, celui que l'on contraint se charge d'anti-virus.

Dany accéda au niveau supérieur de la querelle. Elle en rajoutait, se faisait de plus en plus singulière, racontait des rêves absurdes et prenait plaisir à travestir la réalité en la parant d'aspects incongrus. Elle n'envisageait plus de rapports normaux, car à chaque tentative de reprendre sa place, elle se heurtait à ce non qui débutait chaque réponse. Parfois jusqu'à l'absurde tant il fallait à tout prix qu'elle soit contredite, corrigée ou reprise. Il y avait ceux qui se tenaient dans le silence, dans l'ombre, et puis Reto qui pratiquait en maître toutes les formes négatives. Il y avait même des gestes qui obtenaient semblable effet. Refaire quelque chose qui venait d'être achevé, déplacer les objets que l'on avait à peine rangés. Cependant ordinairement, tout se tenait au niveau de la parole et cela suffisait largement. Et quand il s'agissait de simples constats, Reto trouvait le moyen de leur donner apparences d'inventions ou de subjectivités ridicules.

Tout se jouait ainsi à l'intérieur. Mais c'était où l'émotion ? Dans quel coin du visage, dans quel endroit du corps se cachait cette sensation, cette impression, cette douleur ? Tout ce monde de sentiments qui squattait Dany était nié lui aussi.

Et par Reto et par elle-même. Ceux-ci n'existaient pas parce qu'invisibles, impalpables et irraisonnés. Dany non plus ne croyait pas à l'authenticité de sa douleur. Elle n'ignorait pas sa souffrance mais du moment qu'il s'agissait de choses immatérielles, inqualifiables, elle doutait qu'il y ait eu véritablement une raison de revendiquer. Pour se préserver un tant soit peu, elle renforçait simplement ses altercations par instinct de survie. Aurait-elle eu l'occasion d'exprimer ce qu'elle ressentait au fond d'elle-même qu'elle aurait probablement été incapable de le dire et de s'en plaindre. Elle estimait mériter cette rogne, profondément. En elle, tant de choses avaient été déjà détruites...

Le mode de fonctionnement de Dany était menacé. À la fois, elle développait à outrance ses originalités et parallèlement, elle devenait de moins en moins apte à se prononcer dans le monde normal. Elle doutait de tous ses savoirs, bégayait ses connaissances, baragouinait ses conversations et s'excusait sans cesse d'être ou de dire. Cette aphasie progressive lui mit bientôt un pinceau entre les mains et elle se mit à peindre des yeux de toutes formes et de grande tristesse. Des yeux de culpabilité, des yeux vengeurs, des yeux de reproche, des yeux d'agonie. La mort la guettait au fond de ces regards, la surveillait. Elle ne pouvait pas les esquiver. À chaque fois revenant entre ses doigts fins, ils se coulaient sur le papier, habitaient ses maigres tentatives d'exprimer sa détresse. Dany était empoisonnée.

La belle saison était passée.

En relisant encore une fois les pages que m'avait confiées Spooky, je ne doutais plus de l'enfance destructrice de Dany. J'en avais mal. Mais c'est surtout à moi

que je pensais. Moi qui avais été une victime secondaire de ces querelles, moi qui n'avais pas eu ma chance, ma vraie chance à cause de ces sentiments absurdes, pervers, faux de l'os à la moelle et qui pourtant avaient fleuri et prospéré. J'en voulais à tout le monde maintenant. Car on ne peut pas dire autre chose : c'était de la folie à l'état brut.

Chapitre 6

J'en voulais beaucoup à Spooky. De m'avoir mis en situation de connaître des choses que je n'aurais jamais sues sans lui et de son insistance à me faire lire ses notes. Ensuite et accessoirement parce qu'il avait un fils et qu'il l'avait fort mal éduqué selon moi.

Donc, Dany n'avait toujours pas la moindre idée de ce que le monde pouvait être, outre ce marasme dans lequel elle pataugeait. Incluse dans son sentiment d'infériorité, dans l'impossibilité de s'ouvrir à autre chose, elle était vouée à ce futur état dépressif qui avait constitué l'essentiel de sa souche vive. Spooky le montrait bien ; elle était dans l'incapacité de se tenir debout. Je me demandais simplement combien de personnes pouvaient à cette époque-là avoir eu conscience de l'état mental de Dany. Peut-être tous. Peut-être personne. Ils devaient être quelques-uns à se douter de la vérité et ils n'avaient rien fait. Moi aussi, j'avais vécu dans cette indifférence. Il faut dire que j'avais du mal à imaginer une autre fille que cette Dany gaie et drôle, qui se prêtait à tous les jeux et qui donnait tout son temps à ses amis avec une telle simplicité. Et là, parce que Spooky l'avait décidé, je devais savoir, je devais réagir, je devais prendre position. Je le détestais pour ça.

Ce dernier chapitre m'avait bouleversé. Je ne sais pas pourquoi mais il me semblait qu'on avait franchi une étape vers l'irréversible. Que la gangrène avait pris sous mes yeux et qu'on aurait beau gratter, la pourriture allait croître et infester tout.

Reto devait mourir. Pour moi la chose devint aussi obsessionnelle que le suicide l'avait été pour Dany. Je me mis à concevoir des plans pour l'éliminer. Vous me direz que je suis véritablement un monstre. Un de ces jurés de cour populaire au fond, qui ne vaut guère mieux que les gens qu'il abhorre. J'y ai pensé des jours et des jours. Et j'ai tout imaginé. Reto devait forcément payer le prix de sa forfaiture. Ce n'était que raison, parce que jamais la justice ne s'occuperait de lui.

La première méthode fut le poison. Je m'achetai de la mort aux rats puis différents produits hautement toxiques dans diverses drogueries. Mon idée, c'était de mélanger les substances, de les rendre encore plus concentrées et d'en injecter une bonne dose dans une bière lors d'une soirée à laquelle Reto participerait.

Je compris assez vite que je prenais des risques et je renonçai. Les produits m'étant relativement peu connus, je craignais que leur mélange ne conçoive une mixture volatile et d'humeur foudroyante. Il n'aurait plus manqué que je meure de mon fait...

L'arme me parut alors tout indiquée. Un fusil, deux ou trois cartouches ; je vise et je tire... Plus de Reto ! Je ne savais pas vraiment utiliser un fusil. Je pensai alors que des cours dans une section de tir en campagne... Non. Le bruit, le temps qu'il allait me falloir pour tout ranger et m'enfuir sans éveiller les soupçons, tout ceci n'était pas fait pour moi.

Le coutelas peut-être... Mais que faire si du sang giclait sur mes habits par exemple... Que faire si je le saignais mal et qu'il avait le temps de crier et de me dénoncer ?

Je conçus alors l'idée de la strangulation. Un soir qu'il rentrerait chez lui, je lui sauterais dessus et je serrerais. Mais il était peut-être bien trois à quatre fois plus gros que moi.

La pendaison involontaire alors. Depuis les escaliers de son immeuble. Je le prendrais au lasso et je tirerais au moyen de la poulie de déménagement...

L'ensevelissement. Je l'inviterais à visiter un chantier et je lui viderais un tombereau de ciment dessus le crâne. Cher, trop cher pour lui...

La noyade. Pratique et propre, tout à fait raisonnable au point de vue prix mais encore fallait-il trouver le moyen de le faire basculer d'une falaise sans qu'il cherche à se défendre.

De toute évidence, l'obstacle incontournable, c'était moi. De quelque côté que je penchais pour faire avancer mes funestes projets, je me heurtais à mes incuries. Reto me connaissait et ça aussi, c'était terriblement ennuyeux. Nous nous étions pris de bec, nous en étions venus aux mains et cela au vu de tout un monde. J'allais faire un suspect potentiel idéal s'il arrivait malheur à cet homme relativement connu et influent. Sans compter les difficultés que j'allais avoir pour le rencontrer ou le faire participer à un rendez-vous commun.

Croyez-moi quand je vous dis que je me sentis particulièrement mal lorsque je m'aperçus que je n'allais pas du tout pouvoir tuer cet homme, que ça n'allait pas être un travail pour moi. Vous comprenez où j'en étais arrivé : je me désespérais de me savoir incapable de tuer ! Je me sentais en dessous de tout tant cela me paraissait lâche et inconvenant de ne pas rendre cet ultime hommage à ma Dany. Je voulais donner la mort par amour ! Spooky m'avait bien eu.

J'avais lu le début de l'histoire de Dany et déjà j'étais envoûté par le pouvoir de cette haine. Vous n'arrivez pas à vous l'imaginer. Vous qui la lisez aussi, vous ne vous sentez pas concerné à ce point. En vous, il n'y a pas cette identique envie, ou du moins, si vous comprenez l'horreur de la situation de Dany, vous êtes loin de projeter des vengeances aussi radicales. Bien sûr. Moi, je lisais l'histoire détaillée de la femme de ma vie. Entre chaque ligne, je devinais les raisons de nos ratages, de nos rendez-vous manqués. C'était comme si ma propre vie avait été saccagée. C'était un fait. Inéluctable. Reto avait bousillé mon existence en sus.

D'un autre côté, j'avais aussi réussi, depuis plusieurs années précisément, à me faire une raison et à oublier Dany. À ne plus l'aimer de ce désir animal. Alors comment expliquer mon retour de passion ? Probablement et surtout parce que je n'avais jamais essayé précédemment de comprendre quoi que ce soit à notre aventure. Pour moi, avant, Dany ne m'aimait pas et c'était tout. Je devais l'accepter. C'était moi qui étais en cause et personne d'autre. Dany ne m'aimait pas, de la même façon qu'elle n'aimait pas la grande majorité des hommes qui la côtoyaient. Elle n'était pas amoureuse de moi. C'est ce que je pensais. C'est ce que je croyais. Jusqu'à ce livret, plein des pensées de Dany, plein des mots qu'elle aurait voulu me dire... Ce petit poème dont Spooky m'avait fait la lecture et qu'elle avait griffonné pour moi

Cependant lui m'attend. Comme j'aimerais lui répondre, pouvoir y croire et vivre enfin...

Mais cela n'était pas suffisant, je vous le concède, à expliquer ce goût du châtement qui me prenait tout entier et m'obsédait. C'est là que, maintenant seulement, je m'aperçois de ma grande naïveté. Je lisais les confidences du psy

et presque toujours, par un furieux hasard, je ne manquais jamais de le rencontrer ou d'entendre sa voix au téléphone peu après. Il me tannait et je ne m'en rendais pas compte. Spooky me travaillait au corps pour que je fasse quelque chose. Il voulait que ce soit moi qui prenne en mains cette vengeance. Je finis par lui donner rendez-vous. Je tenais à lui expliquer les risques que je prenais et dans quel état je me sentais désormais. Un psy devait être à même de traiter judicieusement un tel problème, n'est-ce pas... C'était comme à notre habitude à tous les deux, au Royal que nous convînmes d'une discussion à bâtons rompus. Spooky arriva un peu après moi. Il s'arrangeait toujours pour être en retard ; c'est préférable de faire attendre que d'attendre quand on se veut important.

Devant ma bière, je n'étais pas fier. Je me sentais mal à l'aise de refuser de tuer Reto. Spooky me regardait avec mépris. Ses lèvres pincées semblaient mordiller un bout de quelque chose d'élastique et d'irréductible.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Vous savez à quel propos je veux vous voir.

— Bien sûr, c'est à cause de Reto.

— Comment le savez-vous ?

— Ce n'est pas ça ? fit-il avec arrogance.

Je tremblais. Est-ce idiot, je tremblais ! J'avais des frissons parce que j'avais décidé de ne pas exécuter quelqu'un ! Moi qui avais un jour, il y avait longtemps, renoncé à faire du service militaire, j'étais maintenant écoeuré des soubresauts de mon sens moral, de mon bon sens tout court, de mon instinct de survie. Je n'avais absolument plus l'esprit en alerte. J'avais en quelque sorte

abandonné mon sens critique. Aux chiottes, mon libre arbitre. Je voulais suivre Spooky dans ces vellétés de mort, et me désolais de ne pouvoir le faire.

— Je ne peux pas venger Dany...

— Allons bon et pourquoi ?

— Je ne vois pas du tout comment je m'y prendrais. Tout est beaucoup trop difficile pour moi. Je crains même que s'il arrivait malheur à Reto et que l'on soupçonne un assassinat, je ne sois le premier visité par la police.

— Pourquoi ? Quel lien pourrait-on faire entre vous et lui ? Personne ne connaît les raisons de ce qu'on envisage, tous les deux. Personne ne sait qu'il s'agit de venger Dany. Personne ne le saura jamais. Sauf vous et moi. Je n'ai pas l'intention de publier mes souvenirs de médecin. Et je n'imagine pas que vous ayez un intérêt quelconque à le faire, de votre côté... Quand Reto trouvera sa mort, absolument personne ne pourra imaginer que vous y avez été pour quelque chose.

— Je me suis bagarré au café l'autre jour...

— Vous plaisantez, j'espère ? Qui vous a vu, se souvient de vous ? C'est vieux et ce n'était qu'une discussion animée tout au plus ! Ce n'est pas un motif de meurtre.

— C'est impossible de faire ça.

Spooky se mit à rire doucement.

— Je vois que la lâcheté reste votre point fort...

— Il faut se rendre à l'évidence. On ne peut pas tuer si facilement, protestai-je.

— Bien sûr que si. La preuve, Dany...

— Des années pour arriver à un résultat, vous voulez dire...

— Non. Dany a été une morte-vivante pendant terriblement longtemps.

— Est-ce utile de punir Reto ?

Spooky tapa sur la table d'un coup violent puis les dents serrées, il cracha :

— Il doit payer. C'est indispensable. Je l'ai promis à Dany.

— Alors, fais-le toi-même !

— Je ne peux pas. Je suis l'ex-psy de la sœur qui s'est suicidée. On se mettra à fouiller et on finira par découvrir le pot aux roses.

J'avais arrêté de trembler. La bière, un retour de lucidité ou les deux à la fois. Je me levai.

— Je sais au fond de moi que c'est une absolue nécessité. Je le sais parce que les meurtres doivent être punis, que c'est la loi des humains. J'écrirais cela dans tous les médias du monde mais je suis incapable de jouer les exécuteurs. Je ne peux pas le faire.

Je sortis immédiatement. Je ne voulais pas qu'il ait le temps de me rattraper, de me convaincre. Je ne voulais pas subir davantage sa pression. Je repensais en même temps à mes articles contre la peine de mort, contre les emprisonnements en préventive prolongée, contre les systèmes judiciaires trop forts, les prisons verrouillées et sans espoir. Des mots contre mes horribles sentiments. Des mots plats contre ce qui bouillonnait en moi. Moi, je n'arrivais pas à passer à l'acte mais c'était uniquement parce que j'étais conditionné depuis trop longtemps à être un doux et non pas parce que c'étaient mes convictions intimes. Sur ce sujet, j'étais devenu un partisan du pire et de la torture.

À peine dehors, je vis Spooky quitter sa table et se mettre à celle d'un type que je n'avais pas remarqué : son fils.

J'avais renoncé. La mort dans l'âme et c'était le cas de le dire. J'étais de retour chez moi. Il y avait si peu de lumière dans mon appartement que dès le milieu de l'après-midi, j'étais contraint d'allumer toutes mes ampoules. J'avais longtemps vécu à la campagne et ce genre de détails me donnait l'impression d'avoir niché dans un trou, dans un bled. Le retour au temps des cavernes. C'était ce qu'on appelait le progrès, tu parles... Je supportais difficilement de ne plus sentir ou voir les couchers du soleil. De constater chaque soir que cette boule, qui rendait le ciel immanquablement si beau, si vivant, si plein du regret que la vie cesse un jour, disparaissait bel et bien chaque jour dans la douceur et le calme. Promesse assurée des demains. Quand moi, je pesais sur mes interrupteurs, je n'avais que l'illusion d'une pâle imitation. Comme si, ô prétention, je m'accordais le pouvoir de donner la lumière et de reprendre éventuellement la vue et la vie !

Je pris ce soir-là le cahier de Spooky et me glissai dans le plaid du divan.

J'avais à la fois l'envie de le brûler et celle de m'y plonger. Jamais jusqu'à ces derniers jours, je n'avais eu l'occasion d'éprouver de telles émotions à propos de quelqu'un. Même, cela allait plus loin que je ne l'aurais espéré au départ. Désormais, je devais comprendre que personne n'était différent fondamentalement de ma Dany. Cette épaisseur qu'elle prenait au fil de ma lecture, c'était celle de beaucoup de gens, de moi aussi. J'avais vécu dans cette superficialité, j'avais vécu à fleur de peau car je n'avais pas voulu ou su explorer la profondeur des êtres que je croisais et que je prétendais aimer.

Dany me donnait trop à apprendre. Je lisais et presque chaque sensation retranscrite par Spooky me paraissait coutumière. Je connaissais ces

sentiments, je connaissais ces douleurs moi aussi, à ma façon et je les avais éprouvées moi aussi, à ma manière. Je savais que ce pouvait être vrai, je savais que c'était possible, que c'était sincère.

Le plus effrayant...

... était l'approche inéluctable de moments pires. Dany, cet être sans raison, et pour cause, aurait peut-être pu résister à toutes les pressions internes. Au fond, elle avait déjà commencé. En peignant, en dessinant, en lisant... Elle avait déjà créé un lieu de survie, un bunker. Mais elle n'était pas prête à devoir lutter sur d'autres fronts et la guerre s'annonçait plus vaste que prévue. Ce non, c'était un vaccin, une inoculation légère, répétée maintes fois à la manière des programmes de désensibilisation des grands allergiques. Des doses infimes pour un résultat remarquable qui ferait qu'à toujours recevoir son poison, elle ne sentirait bientôt plus rien et ne réagirait plus. L'ennemi allait devoir fragmenter et intensifier les attaques pour obtenir son quota de douleurs.

Le plus effrayant, c'était qu'avec certitude, de manière inévitable, tout allait geler autour d'elle. Tout devait lui devenir bien froid et mort car le blindage qu'elle s'était forgé, sans cesse l'isolait des températures extérieures, du bruit des battements de cœur, des frissons de chair de poule quand on rit trop fort ou quand on se laisse surprendre par un délice inconnu.

Un sentiment eut pour effet de durcir encore le masque : la honte. Tous ces sabotages la conduisaient à se concevoir débile et sotte. Être honteuse de ce qu'elle était. Elle pouvait travailler à s'améliorer, chercher à progresser, faire en sorte

d'avoir éventuellement un sujet de fierté mais cela comportait ses propres limites. Quelque chose ressurgissait toujours, son ego méprisable et indigne, tel qu'on le lui renvoyait. Sa honte n'était pas ce qui orne les joues et les fronts ; ce n'était pas le fruit d'une présence qui indispose. C'était pire. Un état proche de la dénégation. C'était ce non verbeux qui prenait soudain corps et âme. C'était le non qui prenait son nom. Le désir de disparaître, le désir de ne plus être, cet identique suicide interactif qu'ont les boulimiques ou les anorexiques... Il ne s'agissait pas d'un refus de son corps ou de son apparence mais d'un déni de sa pensée, de sa personnalité, avec ce sentiment de plus en plus profond d'être une aberration.

Dany avait grandi. Physiquement, ce n'était plus vraiment la même. Elle était plutôt jolie, portait des jupes courtes, des pulls moulants et se coiffait comme une dame. Chaque jour, autour d'elle, le grouillement des preneurs de bus, celui des étudiants, des laborieux, sans pour autant que cela ne l'atteigne... Elle glissait sur ce monde sans jamais avoir l'impression d'en être. Avec un effet de vitrine, un effet de musée ou d'exposition à laquelle elle était conviée dans un but purement instructif. Chaque jour, elle répétait ses gestes comme on psalmodie ses chapelets, mouline ses prières, avec une ferveur molle. Chaque jour, elle mettait en route ses obligations, à la façon des autistes qui, d'avant en arrière sur leur banc, se rassurent dans un perpétuel bercement. Sans rien y comprendre. Sans rien saisir. Sans la plus infime conscience de son handicap.

Gaspard était d'une extrême finesse. Longues mains qui n'avaient jamais travaillé, peau transparente et glabre. Si mince, si frêle et dégageant pourtant la sensation du solide. Assis juste à côté de Dany, il parlait. Lui parlait à elle. De lui, de la pluie, du beau temps, de ce qu'il aimait, de demain peut-être. Il la fixait

parfois, espérant une réponse, un accord, quelque chose d'elle. Mais elle l'écoutait seulement. Cette voix douce, tissée à la fois de velours et d'un accent indéfinissable, plongeait en elle comme si elle n'avait jamais eu aucune résistance. Il y avait dans cette manière de laisser couler son regard sérieux et trouble de myope le long du cou de Dany, ce rien de retenu et de parfaitement impudique qui la rendait perplexe et étonnée. Ce Gaspard-là était unique. Seul, contre la terre entière, il l'apprivoisait, elle l'illuminée, la muette. Merveilleusement inconscient de l'exploit qu'il accomplissait.

Il ressemblait à un enfant probablement mais pour Dany, il cumulait les détails qui faisaient la séduction. Un sourire, une forme ourlée de lèvres, ce regard trouble et jaune... À cet instant, une porte s'ouvrit. Elle s'ouvrit fort sur l'air, sur un coup de soleil et grinça dans le silence de Dany. Elle l'aima aussitôt ce Gaspard et peut-être bien que, dans ce court moment-là, un si bref instant, elle fut guérie. Comme l'aveugle, le paralytique ou Lazare. Elle se sentit bien, vive. Elle n'osait pas encore parler, redoutait toujours les coups mais déjà elle avait pris le bon chemin et dans peu, elle allait rire assurément, dans peu, elle embrasserait goulûment, dans peu, elle vivrait pour de bon.

Les tactiques de Reto ne s'étaient pas forcément affinées. Il ne cherchait pas obligatoirement à aiguiser ses flèches, si cela ne s'avérait pas utile. Alors pourquoi... Que ce mot est terrible et palpitant à la fois ! Alors... Pendant que... En parallèle d'une vie s'en déroule une autre dont on ignore tout, dont on ne sait les ficelles, les trames. Leurs fibres vont s'entretisser bientôt.

Alors que Dany s'inventait une vie, Reto échafaudait toujours la sienne avec son application coutumière. Le garçon ne percevait que rarement les causes de façon juste. Il tirait ses déductions de ce que ce qui se voyait, de ce qui était

concret. Les origines du bien ou du mal étaient sans importance. Ce qu'il percevait donc de Dany, c'était un état d'excitation, un renouvellement assidu des actes et des gestes à l'encontre de son bon sens à lui, de son propre bien-être. Il discernait une sorte d'affirmation urticante de la personnalité de la garce, comme si cette dernière, pour se rassurer elle-même, dopait ses prises de nerfs, ses comportements, avec des pilules excitantes. La punaise rechargeait ses venins, sautant toutes pattes dehors sur tout ce qui se trouvait à portée d'elle et s'y collant sans démordre.

Il fallait impérativement agir.

Ce qui aurait peut-être fini par s'éteindre, s'enflamma à nouveau. Reto ignorait les causes certes mais il n'oubliait pas de sentir les coups de chaleur des conséquences. Dans ce monde-là, on n'avait jamais rien eu à partager. La froideur, les paroles qui n'allaient pas au-delà du jour, du quotidien, du maintenant. Les questions qui restaient sans réponse, les visages toujours plus fermés qui ne voulaient rien entendre, rien exprimer non plus. Et tout ce qui se faisait en cachette, qui se volait en secret quand on fouillait, quand on ouvrait les tiroirs et les cahiers intimes. Tout ce silence rempli des bruits vains du moment et cette obligation de tenir toujours la tête haute, de faire semblant comme si c'était mieux. Cet intérêt fictif que l'on prêtait parfois, alors qu'il n'y avait d'espace en soi que pour soi-même et sa propre douleur.

Reto respirait le même air que Dany. Et l'un et l'autre étouffaient, chacun à sa manière, chacun selon sa passion. Comment aurait-il résisté alors à ce qui cristallisait véritablement les causes de son mal ? Comment contrecarrer le besoin, quasiment de l'ordre de la légitime défense, de se prémunir de toute attaque de Dany. Dany lui inoculait telle la tique une maladie mortelle, paralysante,

asphyxiante. Il fallait écraser la bestiole. C'était une nécessité. D'un autre côté, Dany était à des lieues de se comprendre telle que la voyait Reto. Elle était, par toute son étrangeté, ses bizarreries, ses fantaisies l'expression grasse de ce que n'était pas Reto. En cela, elle était son néant, son enfer.

Dany prit le goût de la singularité, de vivre différemment. Il lui fallait se démarquer d'une manière ou d'une autre de l'image désastreuse qu'elle avait de son propre milieu et d'elle-même. Mais elle affirmait son identité trop fortement pour que cela ne fît pas de boucan et Reto aimait le silence. Ce désir ne manqua pas de le frapper. Et il trouva son angle d'attaque. Éreinter cette personnalité le plus souvent possible. C'était la suite logique de ce non qu'il imposait entre eux. Cette fois, il s'agissait de la façon d'être, de s'habiller, de choisir ses livres ou ses vêtements. Jamais rien ne paraissait ni correct, ni de bon goût. Tout ce qu'aimait Dany était petit, sans intérêt, léger et futile. Du choix de ses lectures à celui de ses musiques. L'ascétisme du moine contre l'exubérance de la chair. L'essai contre la poésie. La raison contre la sensation. Choses qui n'avaient rien d'antinomique en soi mais qui poussées dans leurs extrémismes se plaisaient à paraître ennemies.

Du nettoyage de la parole que l'on savonne systématiquement aux grands "à-fonds" de l'âme, il fallait décaper cette crasse. Ou du moins replacer cet intérieur débordant dans les zones limitrophes de la Cité, là où les bordels se dressent et les bidons se cimentent. Oppression de propagande, oppression de restructuration mentale après lavage de cerveau. Sans pour autant être sûr que le but visé était de faire changer de camp ou de convertir. Dany aurait probablement été tout aussi malvenue de se mettre à apprécier les choses selon Reto. Elle aurait alors empiété sur des plates-bandes réservées et exclusives.

Elle devait continuer à aimer selon ses critères et permettre encore le mépris car il n'y avait pas de salut pour elle dans ce domaine-là. Changements ou non, elle n'avait de toute manière aucun goût. Ghetto. Il usait de ce système, parfaitement mis au point, de l'instillation, de la perfusion à faible débit. Ne jamais approuver, ne jamais abonder dans le sens de la victime, ne jamais relâcher sa décision, s'y tenir quoi qu'il puisse arriver, se dire ou se faire. C'est dans l'entêtement, l'endurance que se réussissent les plus grands défis.

Chapitre 7

Qu'il y ait eu en moi, cette part de faiblesse, je peux encore aujourd'hui l'admettre. Oui, c'est vrai. Tout un chacun a droit à ses défauts, ses incapacités, ses péchés. Moi, je jouais. Bon Dieu, quand je pense à ce que l'attrait du gain a permis que je devienne... Je l'ai déjà avoué, n'est-ce pas, j'ai la tare du joueur. Comme d'autres ont la passion de l'alcool, de la coke ou des films pornos. Sans plus ni moins.

Je trouvais dans ces petits moments, ces courts moments, des exaltations que rien ne pouvait contrecarrer. Même Dany... Je dois bien le dire. Il m'aurait fallu des nuits entières de passion avec elle pour me sevrer du jeu et encore, je ne suis pas sûr que ce fût son sexe qui m'attirait tant et pas plutôt son innocence douloureuse et ses airs de jeune fille à pervertir une fois pour toutes.

J'avais perdu une belle somme. Spooky était un joueur lui aussi. Je l'ignorais jusque-là. Ce n'était pas à lui à qui je devais directement de l'argent. Si j'avais imaginé cette possibilité alors que j'enfilais le boulevard de Carousse pour recevoir ma soi-disant part d'héritage, c'est certain que je ne me serais pas rendu chez lui.

Le fils de Spooky me suivait, comme vous le savez. Il me surveillait mais je ne réalisais pas vraiment à quoi pouvait bien servir cette filature. J'étais journaliste, je n'allais certainement pas quitter mon travail sans rien dire, afin de n'avoir pas à m'acquitter de mes dettes. J'avais tout de même d'autres possibilités de les régler, en particulier l'emprunt à une banque en dernier recours.

Cela dit, je n'avais pas la moindre envie de le faire et cela faisait des mois que je tergiversais et louvoyais entre les rappels et les menaces.

Gert, c'est le nom du fils de Spooky, me suivait donc de son zèle buté. Je l'apercevais dans chacun de mes déplacements. C'était devenu si habituel que je cherchais sa présence aussitôt que j'avais le nez dehors. C'est de ça que j'aurais dû me méfier. Pourquoi une telle assiduité ? Je ne représentais aucune menace de fuite pour eux. On le savait indubitablement.

Alors pourquoi me faire suivre ainsi obstinément, jour et nuit... Je ne le compris que plus tard mais pas assez vite. Si j'avais pu anticiper, j'aurais agi plus rapidement.

Mes rapports avec ce jeune homme devenaient bizarres. Il m'accostait une fois par jour au moins et me menaçait alors véritablement. Avec un couteau, un coup de poing américain, une étoile ninja, toujours une de ces armes qui ne ferait aucun pétard dans la rue mais qui me saignerait rapides et douloureusement. J'en avais presque pris l'habitude.

Et puis la menace se fit plus précise. Je reçus mon premier coup. Gert venait de m'asticoter les oreilles selon son prône habituel. Je m'étais même dit : "Cause toujours..." Il est parti et les autres me sont tombés dessus : Une bande, deux ou trois types, avec des bonnets et de gros gants. Ils m'ont collé contre le mur et j'ai eu droit à un crochet de la droite sur la gueule. Un gars pour taper, les deux autres pour surveiller.

— Il faut toujours payer, ont-ils dit.

Ils m'ont laissé ; je pleurais comme un gosse. Putain, j'avais mal ! Et puis, ça a continué. Deux fois par semaine au moins. Je voyais arriver la bande. J'essayais de fuir, de m'échapper mais ils s'arrangeaient toujours pour me coincer dans

une rue tranquille, dans une entrée de maison et me frappaient. Ce n'était jamais plus d'un coup à la fois, un seul mais bien placé, bien étudié. Je voyais le mec m'ausculter, me regarder, chercher l'endroit qu'il allait toucher, poser ses mains comme pour un coup d'essai, se retenir, recadrer son horizon et puis d'un seul geste me le balancer. Je suffoquais d'horreur avant même d'avoir été touché. Je mettais de nombreuses couches d'habits, du papier, tout ce que je pouvais pour me rendre moins sensible. Et puis je ne voulus plus sortir. En vain. Ils débarquèrent chez moi et ce fût le même scénario, mais cette fois-là j'étais à poil et qu'ils en profitèrent pour m'épiler à la pince monseigneur pendant plus d'une demi-heure avant de m'enfoncer la tête dans les chiottes.

Je pris la décision d'aller demander de l'argent. Il fallait que ça cesse. Je vivais dans une terreur quasi permanente et je m'en voulais de n'avoir pas réagi plus vite.

Je sortis. Gert était en bas. J'allai vers lui.

— Dites à vos potes que je vais payer. Je vais à la banque maintenant. Qu'ils me laissent tranquille désormais.

— Pas question.

— Pardon ?

— Pas question. Vous n'irez nulle part.

— Mais...

— Nous ne voulons pas votre fric. Nous voulons votre participation.

— Je ne comprends pas...

- Venger Dany, c'est votre travail. Spooky paiera ces hommes si vous faites ce qu'il dit.

— Vous êtes de mèche avec eux !

— Pas du tout. Eux s'occupent effectivement de vos dettes. Moi, je ne suis là que pour vous empêcher d'aller à la banque. Nous tenons à votre collaboration. Obéissez et vous ne les verrez plus car Spooky est prêt à les payer et à régler vos découverts.

Dans un premier temps, je refusai. Mais c'était inutile de résister. La pression devenait trop intense et j'étais couvert de bleus. Je m'étais fait porter accidenté afin d'échapper à la honte dans mon bureau.

Et Spooky me téléphona alors. Il me fixa mon second rendez-vous. C'était une semaine avant le drame, à la tombée de la nuit.

— Asseyez-vous, me dit-il.

Il y avait dans sa voix un timbre triste et las. Méconnaissable. Rien de ce personnage portant beau, fier d'être original et qui squattait les bars de la ville. Il avait l'air en souffrance, l'air épuisé. Spooky tenait à son projet et il se laissait ronger par cette idée. À peine installé, je le compris. Je n'avais aucune chance de le faire changer d'avis, de l'amener à rejoindre mon camp.

J'étais coincé et il me tenait.

— Alors... Où en êtes-vous dans le déchiffrement de mon cahier ?

— J'avance mais ce ne sont pas des lectures saines.

— Au contraire. Pour vous, il s'agit tout simplement de la fin de vos ennuis. Je ne vois pas plus sain pour un homme gravement blessé dans son intégrité corporelle.

— L'ironie ne vous va pas si bien.

— Vous conviendrez avec moi que nous avons à faire à un être dérangé.

— Oui en effet ! Dany ne devait pas être en parfaite santé mentale, lâchais-je négligemment.

Il frappa sur la table avec une force de forain sur une colonne d'Hercule.

— Nom de Dieu ! Ne vous moquez pas de moi ! Pas maintenant, espèce de freluquet minable. Vous savez pertinemment que nous n'avons aucun choix.

— Si. Celui de laisser Dany en paix.

— Vous plaisantez. Il n'est pas question de laisser tomber, il faut que justice soit faite.

— Vous avez tort. Laissez tout ça et oubliez cette patiente. Ce ne serait pas la première fois tout de même qu'un de vos clients se suicide. Vous ne réagissez pas toujours ainsi. Alors, pourquoi cette obstination ?

— Elle aurait dû vivre... Sa mort me laisse dans un état de culpabilité que vous ne pouvez pas comprendre. Et puis, elle vous aimait et vous n'êtes pas plus ému qu'un crabe devant un pot de mayo !

— Mais que voulez-vous, bon sang, que j'y fasse ? Que je pleure nuit et jour ?

— Non, mais nous allons mettre au point la mort de Reto.

— Non, non !

— Vous n'avez pas d'alternative.

Il avait entièrement raison. Je n'avais pas le choix. Je devais tuer cet homme. D'une manière ou d'une autre, c'est ce que j'allais faire. Par-devers moi, loin de toute moralité, par nécessité, par obligation, par sens social, pour les services rendus... Pour effacer mon propre crime de joueur.

Vous commencez à imaginer. Moi, l'autre et, droit comme un cierge, le fils contre la paroi de la chambre et qui nous écoute et nous surveille. Préparer la mort de Reto. Tout est envisagé, comme on prévoit les entrées d'un repas, et son déroulement. Ainsi de suite jusqu'au dessert. Je l'écraserais comme une merde dans la rue avec une voiture volée par Gert. C'est comme cela qu'il allait

mourir le Reto. Il fallait l'attendre là où je pourrais avoir assez d'élan, de vitesse, dans cette portion de route qui faisait se rejoindre le Tribble et la Poste Centrale. Je mettrais les gaz aussitôt que je le verrais se pointer. Il ne pourrait m'échapper.

Les avantages étaient que cela n'aurait pas l'air d'une exécution, qu'il n'y avait aucun rapprochement possible entre moi et la victime et que je n'avais pas besoin d'user de quoi que soit qui ne me soit pas parfaitement connu. Au-dedans de moi, j'ajoutai le fait que je n'avais ni à parler, ni à aborder, encore moins à toucher ma cible. Je restais propre.

Spooky prenait un plaisir évident à mettre au point mon action. Je le voyais tracer des courbes dans l'espace, un volant imaginaire entre les mains, choisir son angle d'attaque, la manière dont il prendrait le virage, quand il allait changer ses vitesses, à combien de tours/minutes. Il pensait à tout. Du choix de la bagnole, modèle, capacité, reprises aux changements de vitesse, à ces petites choses pratiques telles remplissage du réservoir, contrôle des niveaux, discrétion de la marque et de la carrosserie. Et finalement aussi le lieu où elle disparaîtrait de ma vie et de mes soucis.

Il parlait de tout ça avec conviction, comme on fait un prêche, comme on se répète des manœuvres délicates dans sa tête, des formules ou des processus. Il tuait à ma place avec entrain.

Spooky, je ne le connaissais pas. Pas ! J'aurais dû alors me méfier mais j'étais trop préoccupé par mes propres affaires pour chercher à comprendre ce qui clochait chez cet homme-là. Je sais ce que vous pensez. Ce qui clochait, c'était cette volonté de vengeance, cette envie de meurtre qui l'habitait. Ce n'était pas normal. Mais moi, je n'arrivais pas à trouver ce fait-là plus étrange que bien

d'autres. Je me disais simplement que Spooky avait dû aimer Dany encore plus que moi et que ce n'était pas fini.

Je me remis à ma lecture le soir-même. À la recherche du vrai Spooky, de celui qui avait écrit tout ça, qui avait tout inscrit et tant voulu guérir Dany.

Le plus dévalorisant...

Être dans l'opposition. ... Une manière de ne pas être comme les autres, de ne pas être des autres. Pas avec, indépendant, unique. Histoire de je, histoire de singularité... Reto tenait à sa spécificité ? Probablement par crainte de se liquéfier dans une mélasse indigne. Mû par ce même besoin qu'ont les midinettes de se montrer sur les avenues peut-être. Par ce même besoin qu'ont les politiciens, les écrivains, les acteurs et tant d'autres de se particulariser. Peut-être.

Reto tenait à être et d'une façon distincte.

On pourrait imaginer qu'être soi-même n'implique rien dans la vie d'un autre. On existe et puis voilà. On cultive sa différence, on l'entretient s'il le faut. En principe, on est fier de ce que l'on est, parce que c'est nous, parce qu'on s'aime bien. Avec raison. Mais il y a des egos qui aimantent, qui boulootent les plus faibles, ceux dont les couleurs ne vibrent que par contraste avec leurs voisines. Pour ces gens-là, trop ternes, il vaudrait mieux que leurs ambitions et leurs orgueils ne soient pas surdimensionnés sinon ils ne pourraient survivre. Toujours en dessous de leurs propres espérances.

Oui, il y a tous ces maîtres, ces étalons, ces gens qui font la différence comme l'on dit volontiers. Ils installent leur singularité en modèle, leur spécificité en norme.

Parfois de manière totalement involontaire ou à leur insu, tout au moins jusqu'à ce qu'ils en prennent conscience et que ce statut de saint ne les séduise.

Dany perdait possession d'elle-même. À force d'entendre ces nons omniprésents, ces nons tueurs, ces nons phagocytaires. Cependant, alors qu'elle aurait pu chercher à ressembler à quelqu'un d'irréprochable, à se trouver une référence incontestable, elle, dans un soubresaut de fierté, se mit à accentuer avec force toutes ses spécificités désavouées. Elle faisait penser à ces sales gamines qui poussent à l'excès leur répondant, à ces farouches rebelles qui n'ont plus la force de rien mais qui dans leur désespoir continuent à nier les évidences, à taire le nom de leurs camarades, à tenir tête bêtement. Sa souffrance avait des purulences d'orgueil. Pas vaincue, jamais vaincue. Chaude ambiance entre eux.

Reto ressentit alors le besoin d'imposer un modèle et de coller une image sur Dany. Il comprit qu'il était en mesure de redessiner à jamais les traits de la gosse à sa convenance. Dites et redites mille et une fois et plus encore, des mots tendres et savoureux. Dites et redites toujours des phrases belles, des musiques douces, des caresses des yeux. Dites-le et vous serez émerveillés du bonheur que vous allez produire. Et puis faites le contraire et tout sera clair pour vous comme cela le fût pour Reto. Le gaillard eut l'intuition qu'il fallait donner un nom à sa haine, renommer son aversion. Il fallait rebaptiser Dany du prénom de quelqu'un d'exécrable : une personne qui n'obtenait jamais autre chose que mépris, moqueries et railleries.

Stratégie.

Dany devint Fernande, femelle laide, infiniment sottre et qui avait le statut très spécial de canaliser toutes les morgues de Reto. Fernande était le personnage idéal,

taillé pour ce travail. Sans n'avoir plus besoin d'employer les vrais mots pour tuer Dany, il allait obtenir un résultat extrêmement proche à la simple évocation de Fernande. Fernande, monstrueuse et tout normalement abominée !

En la comparant systématiquement, c'était à la fois lui faire perdre son identité et lui en fournir une différente qu'elle ne pouvait pas accepter. Il y aurait eu probablement plus de rébellion chez Dany si Reto avait été seul dans ce jeu-là. Il réussit le tour de force de mettre en branle tout un monde. Certains se moquaient ouvertement en insistant pesamment sur le mot de Fernande. D'autres se taisaient, ce qui ne pouvait signifier autre chose que leur consentement.

Être Fernande, en soi, ce n'était pas grand mal. Peut-être bien même, aurait-elle dû ou pu se faire à cette idée. Car Fernande, autant que quiconque, avait sa part de beauté et de respectabilité. Non. Être Fernande, ce n'était pas le vrai problème. Mais ne pas être soi... Le rire de Dany, le sourire de Dany, ses idées, ses airs, ses rêves n'existaient. Du tout. Ils devenaient les imageries d'une autre, les vêtements d'une autre, les chairs d'une autre. Fernande la désincarnait. C'est une expérience étrange que de porter un masque. Bêtement, on croit pouvoir s'en défendre mais ce n'est pas forcément le cas. Parfois, souvent, rarement, -qu'importe après tout-, cette puissance d'envahissement est une force terrible.

Lentement, mais comme un cancer, le mal ronge. Il décharne, il réduit les chairs, les compresse, les asphyxie. C'est le sel de trop, le soleil de trop, les ouragans qui détruisent sans semer, les hivers qui brûlent. Tout ce surplus, ce coucou parasite qui s'étale dans le nid et dévore la part de l'oisillon. C'est ce que

Fernande apportait, ce qu'elle faisait, sa substance. Fernande, sans le savoir, était devenue un virus destructeur, une arme absolue... Mais il importe de bien cerner cette femme-là. De l'envisager surtout dans ce qui pouvait bien faire honte. Certes, elle n'était guère élégante ou soignée. Fernande riait trop fort, parlait trop fort, aimait trop fort. Il y avait en elle cette dynamique moyenâgeuse des drôlesses, cette vitalité, cet appétit qui gênaient probablement. C'était elle qui fournissait son monde en ripaille, en paganisme, en joyeusetés tribales. Et puis, Fernande avait un sexe et cette féminité trop exubérante, trop volumineuse, terriblement brute choquait et ne pouvait être tolérée.

Fernande, dans son aspect, dans ses attitudes, ne laissait pas de place à la finesse. Elle était volumineuse, du moins décrite comme telle. Dany ne tenait rien d'elle. Seule la forme du visage peut-être et encore. Alors pourquoi cette comparaison ? Pourquoi choisir une telle aune ? Avec elle, il n'était pas possible que Dany puisse s'élever vers quelque hauteur. Elle n'était pas un peu d'une beauté, d'une intelligence : elle n'en était même pas une part. Cependant, bel et bien l'entier d'une laideur, d'une monstruosité. On peut se demander pourquoi elle ne fit pas front. Par sottise assurément. Elle avait espéré résister à cette mise en boîte, tenté d'échapper à ce moulage, à ce formatage. En vain. Ce qu'il y avait de plus dévalorisant, ce n'était pas ce recadrage dans des bordures inadéquates. Bien plus, c'était le procédé qui ne permettait pas l'ombre d'une opposition. D'abord, parce qu'il aurait fallu en permanence se redéfinir. Il aurait fallu sans cesse qu'elle se re-comprenne, se re-modèle en Dany. Impossible. Et puis, Fernande était-elle si repoussante qu'il faille sans cesse s'en débarrasser, était-elle à ce point malvenue ? N'était-ce pas jouer le

même jeu que celui de Reto que de se défendre intensément de cette ressemblance. Au fond, Fernande avait droit à plus de mérite, plus d'appréciation. Fernande était de sa race, de sa sorte. Dany ne voulait pas la renier. D'ailleurs à chaque tentative, elle avait reçu comme une honte supplémentaire, sa répulsion à la gueule. Elle se taisait donc le plus souvent pour ne pas offenser Fernande même si cette dernière ignorait totalement à quel jeu elle servait.

Selon les canevas de l'amour familial, il fallait aimer mais surtout aimer du bon côté.

On voyait se profiler en cette femme un mode de vie sans liens, épicurien et parfois loin de toute morale selon ses idées. Cela suffisait largement à cristalliser le mépris, un peu de haine ou simplement l'agacement. Sur le dos d'une Fernande, il était autorisé et pratique d'exprimer ces énervements. Reto avait fait en sorte qu'on n'envisage plus Dany simplement pour elle-même mais aussi comme une copie de Fernande. Et, en ne réagissant pas plus que ce qu'il fallait, Dany se privait elle-même de la reconnaissance des siens.

Fernande était cette femme antique, cette déesse mère aux formes généreuses, aux dimensions quasi énormes, et qui pouvait être ogresse, bouffeuse d'enfants ou accouchée perpétuellement en travail, dans le sang et les cris. Tour de taille, tour de Terre, aspects du monde à la fois de plénitude et d'animalité. Fernande avait bêtement franchi les siècles sans pour autant bénéficier des acquis de l'intelligence et de la civilité. Elle représentait le joug du corps que l'on ne peut abolir ou abattre et auquel on se soumet.

Il y avait d'autres intérêts encore à maquiller Dany. Fernande était de ces femmes qui, faite en tous points pour la portée, étaient pourtant sèches et arides. Rien ne devait naître de cette femme qui portait sa féminité en bannière et qui n'avait à

offrir de concret que fœtus rejetés et sanglants. Et d'être soumise à ces échecs, à cette contre-production, impliquait de se savoir inutile et vide. Devant Fernande, la mort, le désert, la sensation obsédante que sa personne n'aurait pas dû être et n'avait pas de place. Car il est juste que tout sur cette terre porte graines et fruits et que c'est cela aussi être vif.

Ainsi rien de ce qui sortirait de Dany ne devait espérer vivre, ne devait exister qu'il s'agisse de mots, de pensées, de désirs ou de rêves. En cela, les éléments mis en place pour tuer Dany se tenaient solidement entre eux.

Dany choisit sa réplique. Planquée. Seule. Quelle sensation que la solitude... Si riche, si épaisse qu'elle en devint nourriture et silences. Car c'était comme si elle grandissait dans un milieu vital différent, comme s'il lui avait poussé des branchies dans une eau faite pour la noyer.

Ainsi la clandestinité, le vrai sens de sa vie. Elle passait de planque en planque, d'une nuit à l'autre. Clandestine comme une absinthe, clandestine comme une cigarette, comme des amours licencieuses. Être, grandir, pousser à l'ombre et s'élaner dans la fragilité de l'atmosphère sans tuteur, telles ces plantes amaigries qui s'envolent presque dans les airs tant elles sont avides de lumières. Clandestine, comme ces résistants qui, l'arme en bandoulière, vont à la terre et se végétalisent entre des bosquets pour mieux tuer secrètement. Clandestine comme ces pages qui se glissent entre deux barils de lessive et qu'on ira dévorer à la bougie, là où il est interdit de lire. Clandestine comme ces voyageurs frigorifiés qui franchissent la Manche dans des containers à viande. Comme ces lettres de dénonciations ou celles d'amours illégales.

Secrets indispensables, secrets vigoureux, fertiles, eux, de lendemains meilleurs. Car dans cette nuit-là, les forces se décuplent, les envies se gonflent, les désirs se tendent et les volontés s'acharnent. Menacée, la vie se barricade.

Chapitre 8

Je n'avais naturellement pas réussi à terminer l'histoire de Spooky quand je montai pour la première fois dans la voiture que Gert était en train de mettre au point pour moi.

C'était dans un garage privé. Ce dernier trouvait qu'il fallait faire quelques retouches pour la rendre moins visible au premier regard. Il la repeignait donc.

C'est à ce moment-là que je me mis à considérer que, pour un psychiatre, Spooky avait de curieuses manières. Tout ceci aurait dû me paraître évident déjà depuis longtemps. Mais étais-je à ce point naïf ? On ne voit que ce que l'on veut bien ; j'avais peut-être en moi l'envie morbide du tortionnaire, celle de franchir, - oh ! juste ce qu'il fallait- cette frontière insaisissable entre le permis et l'interdit.

Je connaissais Spooky depuis des années. De vue bien sûr, seulement de vue. Et quand c'est comme ça, on a du mal à imaginer qu'un homme, que l'on côtoie si souvent dans des circonstances banales, puisse vous cacher quelque chose et secrètement faire partie des vraies crapules. On ne se fait pas ce genre de cinoche. Du moins est-ce l'excuse que je m'accorde maintenant.

Bien sûr, ce goût du jeu... Bien sûr, cet appétit de vengeance... Bien sûr que j'aurais dû trouver louche ces liens avec les voyous et qui semblaient se profiler sans cesse dans le sillage de Spooky. Je m'étais laissé berner jusque-là mais effectivement tout à coup, je sentais dans son curriculum des airs de faux cul. Ils avaient tout de mafiosi, Gert et lui. Ce garage, ces outils, cet art de se procurer de la belle mécanique sans scrupule...

J'avais tout intérêt à en savoir plus et je voulus les faire suivre à mon tour. Pas directement, non. J'avais moi aussi des amis qui me devaient de petits services. Et c'est pour cette raison que je contactai Urs et que je le mis sur cette histoire. Urs, c'est un malin. Une sorte de type passe-partout, celui qui a la tête qu'on oublie tout de suite, qu'on n'arrive pas à fixer dans ses souvenirs. Idéal pour une filature. Par chance, Urs apprécie aussi ce qui sort de l'ordinaire et je n'eus aucun mal à le motiver pour ce coup-là. Parfois dans mon métier, on a recours à ce genre de manœuvre et lui m'avait déjà offert des prestations dans le même style. J'avais confiance même si je redoutais que mes cogneurs ne le repèrent et ne le tabassent comme ils l'avaient fait avec moi.

Cependant, alors que mon bonhomme s'était mis en chasse, moi je devais passer à l'étape décisive. Et c'est là que tout se compliqua.

J'avais rendez-vous dans le parking des Barbons. C'était une rue au-dessus de l'endroit où je devais harponner Reto. Notre future dépouille devait sortir de chez lui aux environs de vingt et une heures comme il en avait l'habitude. Gert me signalerait son arrivée et moi, je lancerais ma mécanique. J'en avais assez de tout ce micmac et je me disais que plus vite j'aurais terminé mon travail, mieux ça serait. Parallèlement, alors que j'étais pressé et nerveux, je ne me voyais absolument pas exécuter ce plan jusqu'à son terme. J'étais donc dans le parking et je m'impatientais car je voyais les minutes filer et notre coup reporté au lendemain. J'aurais dû être content que tout soit remis à plus tard mais ce n'était pas le cas. Je voulais vraiment que tout ceci cesse. Au fond de moi, c'était bien ce que je pensais. Qu'on en finisse ! Gert est arrivé avec presque un quart d'heure de retard Il fonça vers moi et planta sur les freins. Puis quitta son véhicule et me l'abandonna sur place. Je grimpai dans la voiture et je partis vers

mon funeste rendez-vous. Et quand je fus sur la place, là où je devais liquider Reto, la police était là qui m'attendait. J'en eus l'impression immédiatement. Pourtant, c'est seulement quand un témoin entraperçut ma voiture, qu'il se mit à faire de grands gestes pour signaler ma présence aux gendarmes que je compris ce qui s'était passé. Gert avait tué Reto et moi, je n'étais là que pour jouer les assassins de service.

Il m'a fallu longtemps pour tout comprendre, pour savoir quel avait été mon rôle là-dedans. Pourquoi moi ? Pourquoi m'avait-on choisi ? J'avais été poussé à rejoindre les faces sombres de ma personnalité d'une manière si directe... J'avais aimé Dany, beaucoup plus encore que je ne voulais me l'avouer et Spooky le savait, le savait depuis longtemps, depuis toujours probablement. Avant moi-même.

Je tirai toutes mes conclusions, toutes mes déductions dans le fond de ma cellule. Oui, je fus embarqué et jeté en prison. Car le fait avait été prouvé et attesté par de nombreux témoins : j'avais intentionnellement tué ce Reto en fonçant sur lui avec ma voiture. Parmi mes dénonciateurs, Gert qui prétendait avoir tout vu depuis la fenêtre du café ! Je savais tout de ce meurtre, c'était bien le mien aussi et pourtant je n'avais pas agi... Comment imaginer faire comprendre cela à la police et au juge d'instruction... Sans compter qu'au fond de moi, je savais que j'aurais fait ce qu'on m'avait demandé. Par lâcheté, par dépit, par lassitude et pour que cessent mes ennuis bêtement.

L'affaire fit le bruit que l'on peut penser. Mon acte faisait s'interroger la presse qui m'avait effacé en tant que collaborateur en l'espace de moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je suivais avec intérêt les développements que ça donnait dans les colonnes de mon canard. Rien de bien spécial ni de nouveau sauf une

photo. Wicht avait, comme à son habitude, trouvé un angle peu commun pour cadrer les funérailles de Reto et je fus terriblement surpris de découvrir au deuxième rang le visage de la femme de Spooky. Cette brunette d'une quarantaine d'années qui m'avait apporté de la bière lors de ma première entrevue à la maison de Carousse. Madeleine. Que faisait-elle là, parmi les pleureuses ? Je ne trouvais aucune explication. Elle tenait dans sa main celle d'une fillette d'une dizaine d'années.

Urs vint me voir ce jour-là. J'insistai afin qu'il me fasse un topo sur cette femme. J'avais quand même du mal à croire que Spooky avait poussé le sadisme jusqu'à envoyer une délégation à l'enterrement de son ennemi personnel.

— Urs, il faut que je comprenne les liens qu'il y a entre tous ces personnages. Je suis le dindon de la farce et quelque chose m'a échappé, quelque chose qui a fait que je suis dans ces sales draps.

— Mon vieux, c'est tout à fait toi. C'est maintenant que tu t'en préoccupes...

— En effet, j'aurais dû...

Urs ignorait beaucoup de choses et je ne tenais pas à le mettre au courant d'une partie de mes péchés privés. Si je m'en sortais, je voulais pouvoir reprendre ma vie là où je l'avais laissée.

— Je suis d'accord avec toi, dis-je pour couper court. Suis-la s'il te plaît et renseigne-toi. Je ne sais pas ce que ça pourrait m'apporter mais je dois tout savoir.

— Je la connais moi, cette Madeleine. La femme de Spooky. Enfin on dit surtout qu'elle l'a épousé pour son fric. C'est la fille unique de Paulus von der Land.

— Tiens ! Et ils s'entendent bien et s'aiment naturellement, dis-je ironiquement.

— Spooky l'adore. Elle est jeune, lui a apporté une crédibilité sociale, une forme d'équilibre. Et puis, ils ont en commun cet enfant, ce Gert, qui vit complètement aux crochets de son père.

— Pourquoi est-elle allée à l'enterrement de Reto ? Franchement, tu trouves que c'est sa place ? A-t-elle voulu provoquer son mari ?

— Reto était son amant.

Je m'assis et je dus respirer un long moment. Spooky... Reto... Dany... Mais qu'est-ce que je fabriquais dans tout ça ? Madeleine, la femme de Spooky fricotait avec l'homme qui avait tué Dany, la Dany de Spooky, la mienne aussi. Dans un premier temps, ce que je déduis de cette découverte fût que Spooky avait bien des raisons de vouloir la mort de Reto, un homme qui avait contraint une de ses patientes à la mort et qui lui avait volé sa femme.

La seule chose que je ne comprenais pas, c'était ce que j'avais à faire dans cette histoire. Le fait que j'avais aimé Dany ne devait certainement pas suffire pour qu'il veuille me joindre à ses projets de vengeance... À moins qu'il n'ait résolu de camoufler sa jalousie en règlement de compte au sujet de Dany. ... J'aurais ainsi tué Reto pour une raison personnelle, ce qui créait un leurre parfait puisque j'avais été l'instrument idéal de son propre crime à lui. Il avait profité de ma douleur, de mon besoin de vengeance pour liquider son ennemi intime. Je tus mes déductions à Urs. J'étais accablé et je le laissai partir sans plus de précision.

Je réfléchis longuement, la nuit durant, à ce que je venais de vivre. Je me voyais en cour d'Assises plaidant une culpabilité que je trouvais toute relative puisque Reto avait poussé avec sadisme Dany à mettre fin à ses jours. J'avais eu du mal à supporter cela mais, libre à l'appui j'allais défendre mes motivations. Il était particulièrement difficile en revanche de faire croire que quelqu'un d'autre que moi était au volant. Voiture, lieu du drame et présence sur place dans les minutes qui suivent. J'étais forcément le coupable, le chauffard tueur et cela me valait déjà une peine de prison. En effet, Gert ou n'importe quel autre témoin prouveraient facilement que mes intentions étaient de tuer. Ce qui était vrai.

Je n'arrivais pas à le croire. Ainsi Spooky m'avait choisi, sélectionné afin d'accomplir sa vengeance. J'avais des problèmes d'argent, j'avais des vieilles rancunes, des désirs de frustré, un amour en rade et je constituais un terreau idéal dans lequel semer ses mauvaises graines. Ce qui m'étonnait le plus dans tout ceci, c'était la manière avec laquelle j'avais prêté mon concours... Je n'avais en fait rien eu à faire, qu'à exister, qu'à être là avec mes problèmes. Pour le reste, Gert, Spooky et sa bande, eux tous ensemble avaient agi. De quoi donc la pègre était-elle capable... Car dans mon imaginaire à moi, chez ces gens-là, on ne craignait pas de revendiquer ses meurtres, alors que dans cette réalité, on faisait tout pour éloigner la police des vrais malfrats, quitte à chercher des boucs émissaires crédibles et à monter des pièges diaboliquement efficaces pour la tromper.

J'avais gardé le cahier de Spooky dans ma veste et je me décidai à faire le saut des dernières pages.

Le plus efficient...

... c'était que Dany ne valait pas la peine que l'on se préoccupe d'elle d'une façon si continue, si ardue, si laborieuse. Dany ne valait pas tant de soucis, tant de besogne. Reto le comprit. Il passait trop de moments à travailler sa haine, à structurer son antipathie, à souligner ses animosités, alors qu'il y avait encore mieux, encore plus efficace à trouver.

Nier, jouer de toutes les négations d'abord. Ensuite mettre au point cette comparaison ravageuse avec Fernande qui devait saper la personnalité de Dany... Un travail constant, obsédant qui faisait qu'il ne pouvait jamais relâcher sa tension, s'oublier ni un moment ni un jour. Sans cesse, il y avait à désherber, à arracher les repousses du plaisir, du bonheur ou plus simplement de la tranquillité. Alors il trouva. Il découvrit une méthode parfaite, une méthode qu'il exhuma du passé, du temps des Romains, de ses connaissances latines. Tout simplement de ce qu'on lui avait appris en classe, dans ses humanités. Dans le raffinement suprême des peines qui semblaient possibles, il trouva cette lame terrifiante. La perte de la mémoire, la damnation du souvenir. Ces grands hommes appréciés ou aimés quelque temps, s'ils tombaient en disgrâce, pouvaient être condamnés à ne plus "exister". Tout ce qu'il y avait d'eux devait disparaître, qu'il s'agisse des traces écrites, sculptées ou qu'il s'agisse de registres, de cartes et livres éventuels. Tout cela était effacé à jamais, gratté et brisé afin que nul ne prononce jamais plus leur nom et ne sache plus rien de leur existence. Vivants et pourtant morts, transparents. Personne désormais ne leur parlait, personne désormais ne devait les savoir, leur donner souffle ou

esprit. Car l'idée était de sabrer les martyrs, de les décapiter afin qu'il n'y ait personne qui ne soit tenté d'entretenir une quelconque flamme à leurs sujets, afin que, mieux que morts, ils n'aient jamais été vivants.

Dans la pratique de Reto, cela se traduit par une effective mise en transparence. Dany n'existerait plus, n'avait jamais été présente, n'avait jamais respiré. Simplement. Elle n'aurait aucun corps, pas plus d'esprit. Elle ne serait tout simplement plus. On n'aurait pas pu la plaindre ou lui demander des nouvelles ; elle n'était pas. À ses questions, il ne fournissait plus de réponses. À ses paroles, pas d'échos, pas d'écoute. N'avoir plus jamais à intervenir, plus jamais à se prononcer. N'avoir surtout jamais plus à dire son nom. Plus jamais à laisser entendre qu'il n'était pas unique et seul exemplaire. Il avait trouvé la parade parfaite, la riposte supérieure, car en effet, dans de telles conditions de vie, plus rien n'était possible. Si ce n'était hors de ce monde-là. Hors de la vie. Dans le quotidien, cela se traduisait d'une façon à la fois fonctionnelle et agréable. Interdiction absolue de parler, de demander, de communiquer avec lui. Une approche de plus de dix mètres était sanctionnée immédiatement d'une puissante remise en place qui avait un effet de cyclone. Renvoi systématique à l'écart, éloignement obligatoire et block out total sur son existence. Ainsi très vite, elle fut sur la voie de garage.

Les voyages en bus, les soirées en solo, les sorties que l'on imagine et envisage sans. Les mensonges que l'on dit afin d'éviter les rapprochements possibles entre elle et lui. Les phrases qui n'obtiendront pas de réponse, les événements desquels on sectionne la présence de l'autre. Mises en boîte, mises en bulle.

Et puis Dany se rendit compte que morte de fait mais vive de corps, elle n'aurait pas droit à cet amour auquel elle aspirait et qu'elle croyait trouver au travers de

l'absence, au travers de cette disparition si importante, si privilégiée, celle qui donne des dimensions inhumaines aux êtres enfuis.

Mourir mais comment ? Exister mais pourquoi ? Voilà les questions qui fragilisent, parce qu'il n'y aura pas de réponses, parce que dans le néant l'idée même de l'existence semble incongrue. Rien parmi le rien, il n'y a pas vraiment de sens, de direction, de but. On ne peut vivre dans le dénuement, ne peut tenir entre deux chaises, ne peut durer de ne rien manger, de ne rien boire et d'avoir froid.

Pourtant, Dany survécut encore car l'espoir est très fort, car l'orgueil est plus puissant et le goût de la vie plus salpêtré que celui des prisons... Non. Dany ne creva pas tout de suite. Elle engrangeait ses ressources comme pour une longue lutte, un siège en règle. Alors pourquoi et comment finit-elle par mettre un terme à sa vie ? De cet espoir déçu peut-être qu'il y a autre chose, une autre vie, une autre manière d'être. Et que le temps se prenant à jouer les arbitres, il ne put comptabiliser aucun bon point pour elle. C'est l'ensemble de ces événements, anodins en somme mais rudement efficaces, qui fit qu'un jour elle prit les chemins de traverse. Car rien ne s'oublie jamais et tournent les paroles, les gestes, les pensées désastreuses qui lui voulurent du mal. Chaque réminiscence, chaque nouvelle expression d'une haine quelconque, d'une aversion, d'un désaccord, chacune de ces choses, revenant comme dans n'importe quelle vie ordinaire, prit alors la forme du venin qui l'avait empoisonnée et chaque dose nouvelle la ramenait là où elle avait eu mal, brisant à chaque fois les bourrelets cicatriciels comme un gamin arrache ses croûtes.

L'amour devenu impossible, inexistant, sans identité, sans contours, sans précision.

L'amour : un mot parmi d'autres, un mot parmi des phrases et qui brillerait tel un éclat de verre brisé sur un sol de béton. On ne sait pas à quel objet il a appartenu. Il est là, comme une matière dont on n'a jamais su à quoi elle pouvait servir, comme une pierre sans histoire posée là pour faire un décor, pour occuper l'esprit sans jamais atteindre le cœur, pour meubler une pièce, pour garnir un jardin.

L'amour qui traverse les heures dans la fumée des cigarettes, dans les coups de vent.

L'amour qui sèche avec la lessive, qui part en cendres dans la cheminée. Cet amour qui l'avait tenue debout pour atteindre Gaspard, qui l'avait maquillée quelque temps, il fallait bien qu'elle l'admette, elle n'y croyait pas. Les effets de Reto étaient déjà là, actifs et agressifs, qui lui disaient que personne ne pouvait rien pour elle et qu'elle ne pouvait pas prétendre à ce genre de sentiments.

Et puis une lettre, adressée à un inconnu. Rituel de thérapeute ou du grand prêtre qui lance à la mer ces cendres, ces incantations, les résidus de ces contacts avec l'au-delà ou le moi profond de ses patients, cela dans l'espoir de mettre fin à quelques envoûtements pervers.

Quelque part un être allait entendre sa voix à elle, allait se demander de qui on lui parlait, de quoi on le priait et dans quelle mesure il allait pouvoir faire quelque chose. C'était tout ce qu'elle avait jeté dans ce petit mot, tout ce qui aurait pu se passer si....

Il ne se passa rien.

Chapitre 9

Urs revint me voir. J'espérais chaque jour sa visite car il était le seul à se soucier de moi. À sa mine ravagée, je compris qu'il avait de mauvaises nouvelles.

Je lui avais tout raconté. À ce moment déjà, il m'avait paru bizarre. C'était comme s'il n'y croyait pas. Urs n'aime pas être pris pour un imbécile et c'est sûr que si j'avais eu sa tournure d'esprit, je n'aurais pas eu mon lit réservé à la prison.

Il entra et aussitôt entreprit de me mettre au courant.

— Ton histoire... C'est dément. Sais-tu que je ne comprends pas pourquoi tu te retrouves mêlé à tout ça. Pourquoi finalement Spooky a-t-il eu besoin de te faire porter le chapeau dans cette affaire ? Te voilà en taule et il lui aurait été plus simple de faire autrement...

— Que veux-tu dire ? demandais-je anxieux.

— Eh bien ! J'essaie de saisir pourquoi il fallait absolument que tu participes à la liquidation de Reto. Spooky pouvait sans problème confier ce boulot à son fils qui ne serait à l'heure actuelle absolument pas inquiété par la police. Voiture volée et du temps pour disparaître de plus. Pourquoi fallait-il que tu sois là et que tu te fasses prendre ? Car ils ont voulu que tu sois pris.

— C'est vrai et j'y ai réfléchi mais moi non plus, éludai-je, je ne trouve pas d'explication. Il m'a en quelque sorte forcé à en être à cause de mes sentiments pour Dany. Il considérait que nous avions une dette envers elle. Que nous lui devions réparation et moi, même avec l'intention de résister, je me sentais

coincé dans une sorte d'affaire d'honneur. Je t'ai parlé des notes qu'il a prises sur le cas de Dany. Ce Reto avait un emploi vraiment très chargé dans la vie de Dany. Insupportable.

— Je l'admettrais peut-être si Reto avait eu une sœur.

Urs s'était levé. Il me regardait d'un air étrange, comme si je le troublais par ma naïveté ou pire, par mes mensonges.

— Comment ? Pas de sœur et Dany alors ?

— Je te dis que Reto n'avait pas de sœur. Sa femme est morte, il y a presque dix ans. Il a une fillette, plusieurs frères mais pas de frangine.

— Mais qui t'a dit ça ?

— Je suis aussi allé à son enterrement.

— Pourtant le livret de Spooky est implacable. Reto est le frère de Dany !

— Là, il faut qu'on avise... Tu ne sais rien de plus sur cette femme que tu as aimée soi-disant comme un fou, je n'en reviens pas.

En effet, je devais bien le reconnaître. Nous nous tenions toujours dans les marges et ne parlions jamais de nos vies, Dany et moi. Nous préférions nous réserver le présent, le moment que nous vivions sans que rien ni personne n'y ait accès. Je ne savais rien d'elle et c'est certainement pour cette raison que ça n'avait pas marché entre nous. J'aurais probablement dû m'intéresser vraiment à elle et non pas me contenter de cette insouciance. Spooky m'avait fixé ce fameux rendez-vous. Puis il avait insisté pour que je lise ses notes sur Dany. Mes souvenirs se profilèrent lentement sous mes yeux ; je revoyais cet intérieur coloré, le petit salon dans lequel j'avais attendu qu'on vienne me chercher. Devant moi encore, le tableau qui m'avait frappé par sa ressemblance avec Dany.

— Que sais-tu de Spooky ? demandai-je soudain intéressé.

— C'est quelqu'un de très secret qui travaille dans sa propre maison et n'en sort que la nuit venue pour des pokers ou des soirées de cabaret.

— Il est marié à cette Madeleine dont il a eu Gert. Tu ne sais rien d'autre ?

— Il a perdu sa sœur dernièrement, lâcha-t-il brusquement.

Reto n'avait pas de sœur. Reto n'avait pas de sœur... Et Spooky venait d'enterrer la sienne... Ces phrases se mirent dès ce moment-là à me tourner dans la tête sans plus jamais trouver de sortie.

Je lisais depuis quelque temps déjà les notes de Spooky mais voilà que tout ceci pouvait être faux, voilà que ces mots n'étaient peut-être pas vrais. Inacceptable.

— Il faut que je parle à Spooky. Fais-le lui dire.

— Il ne voudra jamais. Rien ne le fera venir ici. Tu es là où il voulait que tu sois. Crois-moi, tu n'as aucune chance.

Urs avait raison, je le savais déjà. Je fus condamné.

Je viens de passer les six dernières années à l'ombre. Des heures durant, la pensée de Dany me remonta du fond des tripes. Ses yeux, son ventre chaud, son rire qui se cassait et ses petits baisers doux qu'elle glissait derrière mon oreille. Jamais je n'ai été autant malade d'elle que dans cette nuit qu'on m'avait offerte pour que j'en rêve sans cesse. En jour, en nuit, en saison et année, je me suis accroché à cette idée vitale que seul l'amour d'elle m'avait fait agir et que je lui devais tout désormais, tout le reste de mon existence jusqu'à ce que la mort me la retourne et me la colle dans les bras.

Aujourd'hui, je devrais avoir eu le temps de me faire à cette idée et je devrais avoir envie de reprendre le cours de la vie là où je l'avais oubliée. Chez moi. Tranquille sans plus essayer de comprendre. Mais ce n'est pas mon genre et je viens de faire un truc incroyable. Pourtant, c'est bien la seule chose qu'il fallait que je fasse...

Longtemps, j'ai cru que tout ce qui avait été écrit par Spooky était faux et puis un jour la pensée me traversa que c'était véridique, que tout était sincère, de chaque mot posé à la moindre virgule, toutes ces respirations, tous ces silences qui se tenaient accrochés à l'affût des phrases... Tout était authentique.

Mon espoir renaquit ce jour-là, à ce moment précis où j'entendis la voix de Dany me les dire, me les prononcer. Tout sembla alors remonter du fond de moi et je sus que c'étaient ses mots à elle que j'avais lus en réalité. Le mystère du frère et de Reto demeura encore longtemps dans ma tête et puis tout devint évident et lumineux. Spooky avait repris le journal de Dany et y avait apporté les modifications nécessaires pour que je m'en prenne à Reto. C'était bien lui, le frère de Dany et dans cette volonté qui avait été toujours la sienne, il avait construit la mort de celle-ci sans pour autant y parvenir. C'est Dany qui avait fait le chemin qu'il se refusait à prendre, préférant sans doute la voir souffrir plutôt que trépasser. Vaincu, il choisit alors de s'en prendre à tout ce qui faisait sa vie et donc à moi qui en faisais trop partie. C'est ainsi qu'il me distingua pour éliminer l'amant de sa femme tout en assouvissant au mieux sa revanche. L'homme que Dany avait aimé devait aussi perdre sa vie dans cette histoire.

Vous ne me croyez pas, je le sens, je le ressens jusqu'au fond de moi et chacun de mes mots ressemble à un crapaud que je baverai comme dans un conte

malsain. Est-ce avec ces inventions que je tente de légitimer mes gestes ? Mes mots ou mes délires. Sont-ce de ces irréalités, de ces mensonges que je justifie mes meurtres, mes crimes ? Est-ce vrai ou faux ? Faut-il y croire et prendrez-vous pitié de ma solitude ? Faut-il me renvoyer dans les prisons de mes histoires qui tournent en rond et font de moi un éternel assassin ?

Sur mon chemin, sur mon boulevard de Carousse, j'ai marché encore une fois. Aujourd'hui. Il y avait ma foule, celle des espaces, des déserts humains. J'ai marché jusqu'à la maison austro-italienne, avec sa sonnette et ses fleurs de clématites pendant sur le crépi. Chez Spooky. Je croyais pouvoir l'affronter, je croyais pouvoir. Mais je n'ai jamais eu la moindre force, ni pour Dany, ni pour moi qui ai toujours eu besoin d'une femme pour me faire vivre.

Il n'y avait personne. Pas un bruit, pas un chant d'oiseau. Que cette impression d'abandon qu'on a quand plus rien n'a de goût et que l'on est au bout de son rêve. Dany morte, Spooky avait dû perdre ses motifs d'exister. Je rentraï par la porte, comme un voleur et dans la nuit de cette maison, je longeai les couloirs. Je ne savais que chercher et je retrouvai alors la bibliothèque.

C'était une salle magnifique. Je ne m'en souvenais pas. Elle avait cette chose qui m'avait toujours fasciné dans les films, une échelle roulante et qui donnait à la lecture des ailes et de la dynamique. Je suis resté longtemps assis là sans savoir ce que je venais y chercher. Que de livres, que de poètes, que des philosophes avaient ouvert Spooky à l'humanité. Combien avaient-ils été à le nourrir contre une seule à l'assécher et le vider... Je repensais à ces mots que Spooky m'avaient lus pour m'appâter. Ces mots d'amour venus de l'au-delà et

qui avaient été les plus beaux que Dany ne m'avait jamais donnés. Je fus saisi du besoin de les relire.

Sur une étagère je vis le livre de poèmes. Je le pris et soudain un paquet de feuilles en glissa jusqu'à terre. C'était le journal de Dany. Les mêmes mots, les mêmes phrases à l'affût dans le silence, cette vérité écrite d'un trait fragile et tremblant, de ce trait honteux qui cherche à se justifier derrière les pires accusations, qui dit parfois je et souvent se montre en miroir.

Les mots de la femme de ma vie qui coulaient comme un nouveau sang de victime éternelle. Et puis griffonné sur un papier à lettres rose, cet ultime jet.

...C'est une blessure. C'est comme une cassure, comme un terrible handicap qui lie les membres et retient toujours. On n'avance plus. On regarde sans cesse cette souffrance. Et pourtant... De toute cette douleur, il n'y a plus rien en soi que l'audace de penser différemment, de connaître d'autres mondes. Je suis telle ces femmes mauvaises, pleines de ce venin de colère et d'amertume et qui autour d'elles semaient la peur, les cris et les souffrances. Comme ces sorcières. Parce que c'est ainsi, et que, comme pour chaque autre, les coups de couteau et de fouet ont tanné le cuir et creuser profond les rivières de sang où elles s'abreuvent.

Les cris sont là, les sensations purulentes. Désormais en savoir plus de toutes les calamités du monde, même de celles qu'on ignore, parce que j'y ai tant plongé et tant failli m'y noyer que toute douleur m'est familière et compagne. Mais comme les sibylles, j'ai reçu des pouvoirs en échange. C'est moi qui construis, c'est moi qui transmets les savoirs, les images et les sensations. Comme les sorcières, je peux guérir ou tuer à mon tour.

Cette douleur donnée en cadeau, clef des connaissances, clef musicale, des poèmes aussi. Cette douleur qui ne s'explique pas, que l'on sait omniprésente et qui gâche boue et paille pour monter les murs de ma prison ou ceux de cette auberge. C'est à moi de choisir, à moi d'en décider et d'accomplir. Ce qui ne partira jamais, ne peut s'oublier, peut-il être pardonné et chéri même, à cause des possibles qui se sont ouverts ?

Je marche toujours, mais que ma voix puisse ou doive se taire un jour, c'est cela mon dernier choix.

Dans cette marmite, combien de crapauds, combien de vipères et de langues de chauve-souris ? Combien de sangs, de pus et de vomissures ? Combien d'imprécations, combien de formules cruelles et vénéneuses ? Pour cette magie qui va faire de ce plomb, éventuellement une paillette d'or... Pour ce grimoire qui est censé simuler le bonheur, pour ces apparences de joie, de paix. Pour toutes mes illusions.

J'ai voulu pourtant tester mes pouvoirs, tester ces pratiques et voir si, lancées en l'air, comme des bulles, mes invocations allaient voler, puis briser les sortilèges dont je suis l'envoûtée consentante. J'ai martelé jusqu'au dégoût mes haines, mes peurs. J'ai battu le rythme du Diable dans l'espoir qu'il m'accorde des puissances vengeresses. Mais rien n'y a fait. J'ai posé mes mots sur le sol et il était de sable. J'ai gravé le souvenir dans la falaise mais la rivière est venue qui a tout érodé. J'ai refait en vain les chemins vers la naissance, mes traces n'ont point varié de leurs ornières. J'ai pourtant écrit tout et chanté et crié encore. Seul l'écho est venu pour me consoler et donner à mon oreille le spectacle de mon amertume et de mon fiel. Et ces fleurs nourries de bile et d'absinthe n'ont en rien mis des couleurs sur le mur.

Car on ne porte jamais sa souffrance en vain. Quand bien même cette dernière serait simplement folie ou paranoïa. Toujours, le sel des larmes qui rend aride et désertifie. Toujours cette cendre du bois mort qu'on a sans cesse remis en l'âtre pour se réchauffer. Et cette flamme bleue et rouge qui brûle la face et glace le dos. J'ai pensé ou encore espéré que se romprait le sortilège et que la lourdeur de mes entrailles se dissiperait en papillons légers. Mais je n'ai que cultivé et entretenu le jardin de mes horreurs.

Maintenant je le vois plus clairement. C'était folie.

Je ne donne plus cher de moi. Plus chair non plus. Il faut que s'interrompe le charme et que j'en vienne à ce à quoi je m'étais destinée depuis le début. Afin que cela ait un sens. Que ma vie ait un sens puisqu'il s'agit de son leitmotiv, sa trame, sa broderie continue. Cette mort, je ne la veux pas, je n'y aspire pas... Je la crains mais moins que la vie qui s'annonce longue et fourbe. Espoir, espérance. Des mots encore. Des mots bien sûr. Si je dois m'en aller, c'est qu'il le faut afin que ce qui m'a torturée existe vraiment et que vive enfin ma folie ordinaire, ma parano de femme riche, ma parano d'enfant choyée sans baisers, sans tendresse, sans que ne puisse jamais éclore un peu d'amour.

Elle avait choisi, dans cette folie qui l'habitait, dans le grand sac de sa misère, le mot fin et de tenter ainsi une ultime parade, une ultime courbette, un geste pour qu'enfin quelqu'un la regrette.

Et j'étais là, moi, plus seul encore de la conscience que je prenais d'elle.

Reto avait été tué. Dany aussi. Spooky avait de l'amour une idée bien spéciale. Il avait fait de moi l'assassin de l'amant de sa femme, ce Reto que je croyais être lui, le frère de Dany. J'aurais voulu savoir pourquoi.

Un bruit de pas glissa sur le plancher. Je sortis de ma réflexion et me rappelai où j'étais et les manières de voleur qui m'avaient permis de m'y introduire. Les vieux réflexes remontèrent d'un coup. Je sentais une peur panique me paralyser et puis je vis Spooky entrer. Il eut un petit soubresaut en me découvrant et puis il me dit :

— C'est vous. Je pensais bien que vous viendriez me voir. Dès votre sortie de prison, à vrai dire et vous avez presque tardé...

Il avait beaucoup vieilli. Le cheveu rare et des rides profondes dans une peau grise et grasse.

— Vous me devez des explications.

— Oui... Bien sûr. C'est ce que tout le monde veut. Comme si seules les explications avaient un sens et le reste rien...

— J'ai perdu des années de ma vie à cause de vous. Je devrais, je devrais...

J'étais excédé et la colère me gagnait. Une fureur d'autant plus fiévreuse que Spooky était de marbre et d'un flegme si méprisant.

— Calmez-vous. Je vais vous les donner.

Il s'assit dans son fauteuil, s'y étala même et dans cette position de traumatisé à confesse, il se mit à me parler.

— Je suis le frère de Dany. Tout ce que vous avez lu dans son journal est ma foi assez vrai. Je n'ai jamais su trouver une explication à ce que Dany m'inspirait. Que ma vie aurait été plus belle sans elle, je le pense. Voyez, je suis sincère.

J'ai découvert ce cahier le lendemain de son suicide. J'avoue que cela ne m'a pas fait du bien quand je me rendis compte quelle part je jouais dans sa mort... Une chose est certaine pourtant : elle était folle, cela depuis toujours. Mais une autre est aussi évidente : je ne suis pas doué pour l'amour. En même temps que je prenais connaissance des sentiments qui inspiraient ma sœur, j'apprenais que ma femme me trompait avec ce Reto, le parfait imbécile qui me servait de notaire. En une seule journée, j'avais amassé un capital de haine assez impressionnant, croyez-moi. Et pourtant...

Il soupira lourdement. Spooky n'avait plus rien de cet arrogant personnage qui tirait les ficelles dans l'ombre et se croyait invincible. Pour la première fois, il me regarda droit dans les yeux et je vis une interrogation douloureuse barrer ses traits.

— Je ne sais pas si vous pouvez comprendre ce que j'ai à vous avouer... Je dois cependant vous le dire car je veux que vous sachiez pourquoi vous avez dû jouer un rôle dans mon histoire. Je n'avais pas aimé Dany ; rien ni personne ne pourrait lever le doute là-dessus. Le savoir était aussi une douleur, croyez-moi. Et d'autant plus vive que j'étais tout aussi incapable de lui offrir ma compassion alors qu'elle était morte. Je ne pouvais pas, tout à coup, être ce frère qu'elle aurait dû avoir, être affectueux en pensée pour elle. Non. Non, ce n'aurait pas été honnête et je pensais sincèrement qu'elle méritait peut-être d'avoir enfin ce qu'elle réclamait, ce que son geste réclamait : un amour vrai.

Vous étiez l'homme de sa vie. J'ai fait établir un petit rapport sur vous et je me rendis compte que vous étiez en train de l'oublier, que vous aviez tourné la page. Bref, qu'encore une fois, elle allait se faire blouser. Alors l'idée me vint de faire de vous un héros de l'amour, de faire de vous un de ces amants si

terriblement épris qu'ils iraient jusqu'à tuer pour l'autre. Le reste vous pouvez l'imaginer sans peine... Je vous ai appâté d'un poème, j'ai réveillé votre passion assoupie, j'ai soufflé sur vous le vent de ma haine. Vous avez résisté tant que vous avez pu, mais le jeu, votre vice, devint mon allié.

— Mais c'est monstrueux !

— Pas tant que ça. Vous n'avez pas eu à tuer vraiment. Simplement à payer de votre liberté, une histoire d'amour exceptionnelle. Car maintenant, je sais que vous l'aimez, encore plus qu'avant, encore plus fort. Je sais qu'elle vous hante, qu'elle vous habitera pour toujours.

Combien il avait raison ! Moi Gaspard, j'appartenais totalement à Dany. J'en étais imbibé comme un ivrogne de son alcool.

— Moi, je n'ai rien perdu et j'ai tout gagné. J'étais déjà le meurtrier de Dany, alors la mort de Reto de plus ou de moins... Il fallait que j'expie pour quelque chose de concret et pas seulement pour ce suicide qui m'aurait laissé trop facilement me trouver des excuses, des explications et pour lequel je n'avais pas l'ombre d'un sentiment de perte et de malheur pour me sentir sincèrement et durablement coupable. C'est pourquoi, je décidai de tuer Reto.

Il hésita un instant, pâle et transpirant de ces sueurs froides des aveux.

— J'ai donné à Dany de l'amour, pas vrai ? Et je me suis offert le luxe d'avoir des raisons de faire mon chemin de Damas.

— Vous avez dilapidé ma vie ! Vous semblez l'oublier...

— Ne dites pas de bêtises. Jamais elle n'a eu plus de sens, jamais vous n'avez ressenti une semblable paix, car pour vous l'amour a élargi tous les cercles.

POST-SCRIPTUM

Le plus ardu n'a pas été d'écrire ni d'imaginer cette fiction pour qu'elle tienne la route. Le plus ardu fut d'oser mettre en scène des bribes d'une vie qui feraient tout aussi bien de s'oublier dans les abîmes de l'indifférence et de la relaxe.

Oser l'exagération, oser forcer le trait, oser le choix de ces mots qui se sont faits durs aussitôt qu'ils furent écrits et bien qu'ils s'échappèrent doucement et chuchotant de ma bouche. Et maintenant ils crient, ils battent si fort le rythme des tracasseries quotidiennes, beaucoup plus qu'il ne le faudrait.

Toutefois, cette douleur qui préside à mon avenir, qui le fait tourner en rond dans une rumination diabolique et infernale, qui me piège, cette douleur, c'est bien elle dont je bois l'encre et dont j'abreuve mon âme écrivaine. C'est elle la source.

Car elle est vraie, et aussi ce suicide, quand bien même il s'est choisi perpétuel et intérieur. Une forme de mort qui est certainement moins dérangeante, moins affreuse, cette mort courtoise que théâtralise ma névrose. Tels les psychologiquement handicapés, ceux qui avec élégance et peut-être dandysme traversent la vie en taillant avec vigueur les moindres espèces florissantes de leur personne parce que ce qui naît d'eux déjà n'est pas voué à vivre.

Pour certains, il s'agira de cette paranoïa rasante qui flirte sans cesse entre mensonge et vérité. Pour d'autres, indécence et impudeur exposées au regard du monde.

Pour moi ni l'une ni les autres. Qu'une manière romancée d'exprimer de la nature spongieuse qu'ont les artistes et qui les imbibe à jamais, ces mille et une pensées qui promènent leurs énergies bonnes ou mauvaises entre vous, lui et moi. Pour dire qu'en dehors des apparences, les motivations des êtres nous dépassent définitivement. C'est le mystère de la vie et celui de la mort, l'intrigue quotidienne de son polar personnel.

